14e Année. — N° 650. Le Numéro : 50 centimes. 4 Mars 1911. — Tous les Samedis.
Europe : 0 fr. 60 — Autres pays : 0 fr. 75

LA VIE AU GRAND AIR

DANS CE NUMÉRO :

LE MATCH S. C. U. F. - STADE

Le Championnat de Paris est revenu pour la première fois au

DANS CE NUMERO

FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

ED. PINAUD
18, Place Vendôme. PARIS

NOS ÉCHOS

UN ÉVÉNEMENT SENSATIONNEL

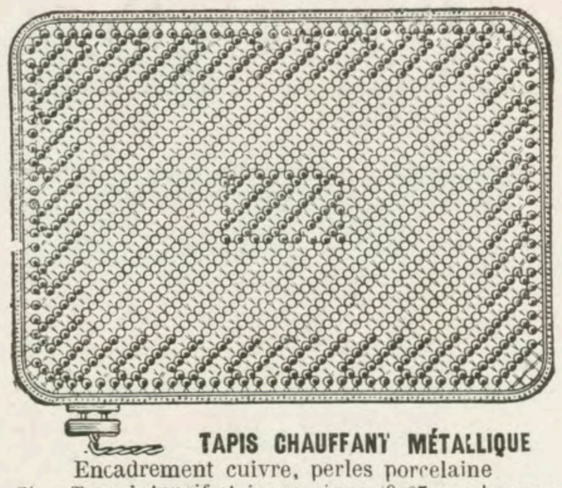
« Les éditions 1911 des Catalogues Lemaire viennent de paraître. » Cette simple information, toute banale qu'elle puisse paraître a quelques-uns, constitue pourtant, comme l'indique notre titre, un «événement sensationnel» dans le monde des collectionneurs de timbres. C'est que les Catalogues Lemaire sont le *vade-mecum* indispensable des philatélistes vraiment soucieux de leurs intérêts ; seuls ils indiquent les *cours réels* des timbres ; seuls ils comportent plusieurs milliers de timbres cotés 0,00 (donnés gratuitement aux clients de la maison), 0,01, 0,02, 0,03 et 0,04 c.; ils sont les plus clairs, les mieux ordonnés et ceux qui coûtent le moins cher. Ces catalogues (2 parties : 1840-1900 et XX^e^ siècle) se vendent 2 fr. 20 en France et 2 fr. 50 à l'Etranger. A titre de réclame, la maison Th. Lemaire; 16, av. de l'Opéra, Paris, les fournira *au prix exceptionnel de 1 fr. 35 les deux* aux 100 premiers lecteurs de *La Vie au Grand Air* qui lui en feront la demande.

Quelques spécialités de PAZ & SILVA

Constructeurs-Electriciens
55, Rue Sainte-Anne, PARIS

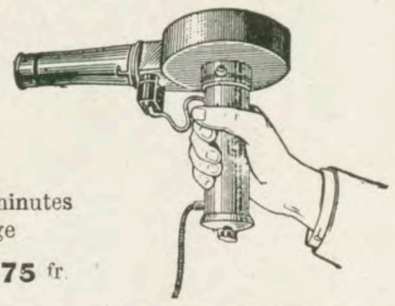
Demander nos catalogues spéciaux pour tous les appareils de chauffage ainsi que pour les lampes Tantale et les lampes flamm à filament de métal (1 watt).

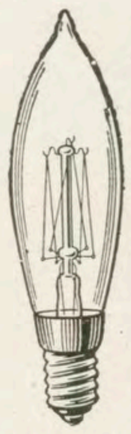
VISITER NOTRE EXPOSITION
DE LUSTRES HOLLANDAIS
Copies de Musées



TAPIS CHAUFFANT MÉTALLIQUE
Encadrement cuivre, perles porcelaine
Chauffage intensif et économique (0.07 par heure)
Prix **35** fr. (0m53×0m37

APPAREIL "SHO"
Il sèche
la chevelure
en quelques minutes
après lavage
Prix : **75** fr.





10 et 16 Bougies 110 volts (1 watt)

LAMPE FLAMME
filament métallique

Cette bouteille conserve 24 heures la température aux liquides

BOUTEILLE MAJIC
Depuis **8.50**

Le meilleur téléphone privé
S'installe sur les sonneries.

PHEROPHONE
Prix **11** fr.

FAITES COMPOSER
ET IMPRIMER

VOS CATALOGUES DE LUXE

Par PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Avenue des Champs-Élysées, Paris

VOITURES A VENDRE

Les demandes d'insertion doivent être adressées [illegible], boulevard des Italiens, et accompagnées de [illegible] comme de 2 fr. par ligne.

3 HP Alcyon, 2 baq. pointe course, cap. acc. MARGALET, 6, rue de Jarente (4e). **1.500** f.

10-14 HP Renault, limousine, carrosserie légère. Visible chaque jour de 2 à 3 heures, 28, rue Lafontaine. Paris (16e). R. d. a. g.

10 HP Peugeot, 4 cyl. 1911, châssis livrable sous huitaine. CORBIN, 23, rue Desrenaudes, Paris.

10 HP Unic, pour taxi landaulet parf. état. S'adr. 86, rue du Pré. Paris (19e).

12 HP Bayard, 4 cyl., coupé cond., int. lant.. faces bout. acétyl. diss. B. R. C. TERRAT, Nog.-s.-M.

12-14 HP parf. état, 1.000 f. pièces de rech., 67, r. St-Dominique, Paris. **3.500** f.

14-20 HP Renault, modèle 1905, double carrosserie Kellner phaéton, limousine démontable, capote-cuir, pare-brise, phares et tous accessoires, parfait état de marche, 73, rue Rochechouart. **6.500** fr.

15 HP Berliet 1910, double phaéton. ent. lat., capote, pare-brise, lanternes, phares, r. Stepney, pneus rech. S'adr. à Mme Vallée, 5, rue Parrot. **6.500** fr.

16-20 HP Lorraine-Diétrich, 4 cyl. mag., soupapes command. 1904, radiat. nouveau modèle, P. MENARD, 5, boulevard Gouvion Saint-Cyr, Paris. **1.500** f.

MAISONS RECOMMANDÉES

Demander les conditions pour annonces, 11, boulevard des Italiens, Paris.

GARAGES

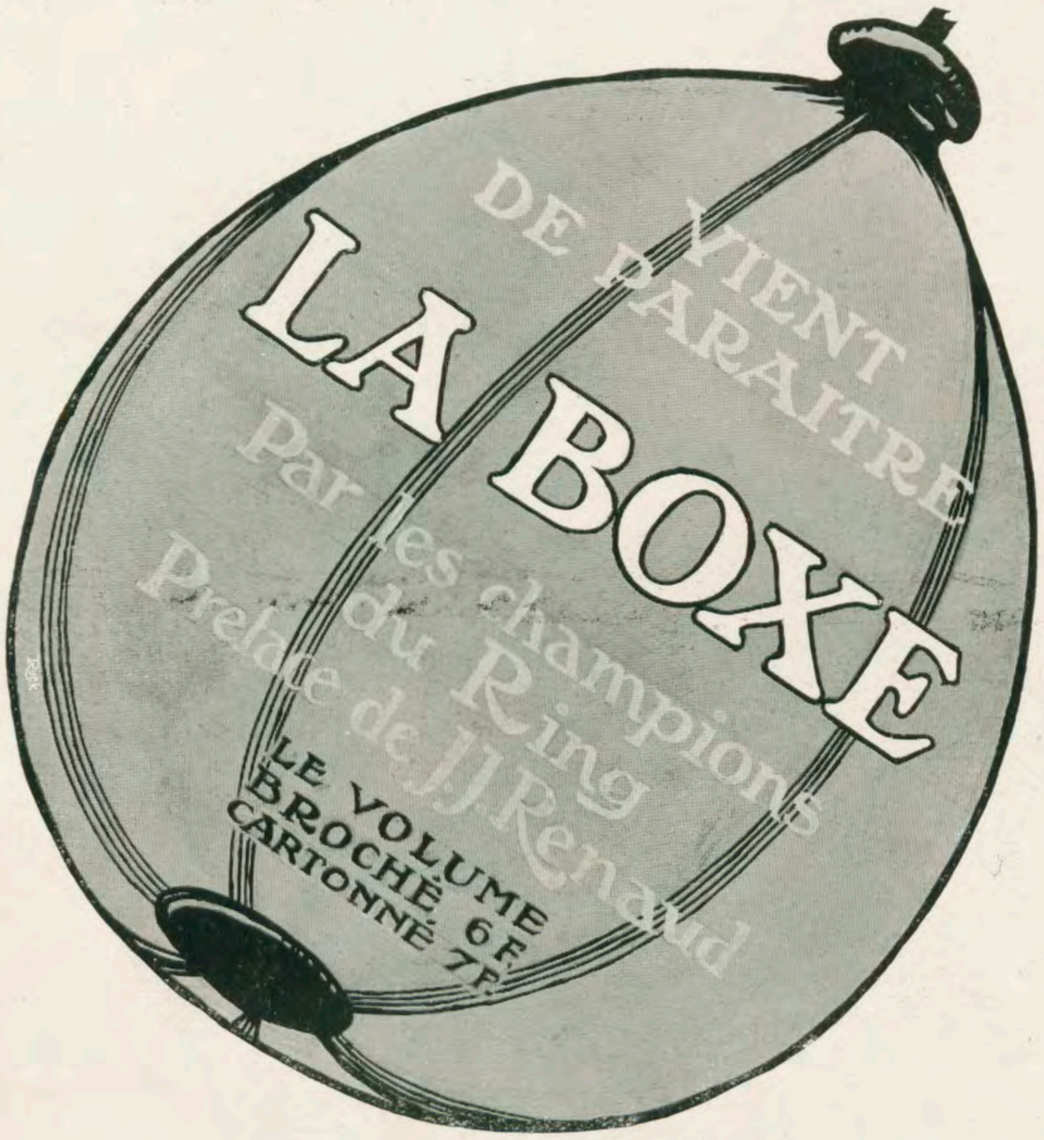
AVALLON Auto-Garage, Houroux, 39, r. de Paris fournit. St Michelin et de Dion. Tél. 55

BIARRITZ Garage Bonneville 15, av. de Bayonne 50 voit. Locat. p. Espagne et Pyrénées Facilités de douanes. Tous les stocks. Ttes les marques

CANNES ELYSÉE AUTO-CAR. Abel LE MARCHAND, VINCENT et Cie Canots automobiles. — Stocks Michelin et Panhard

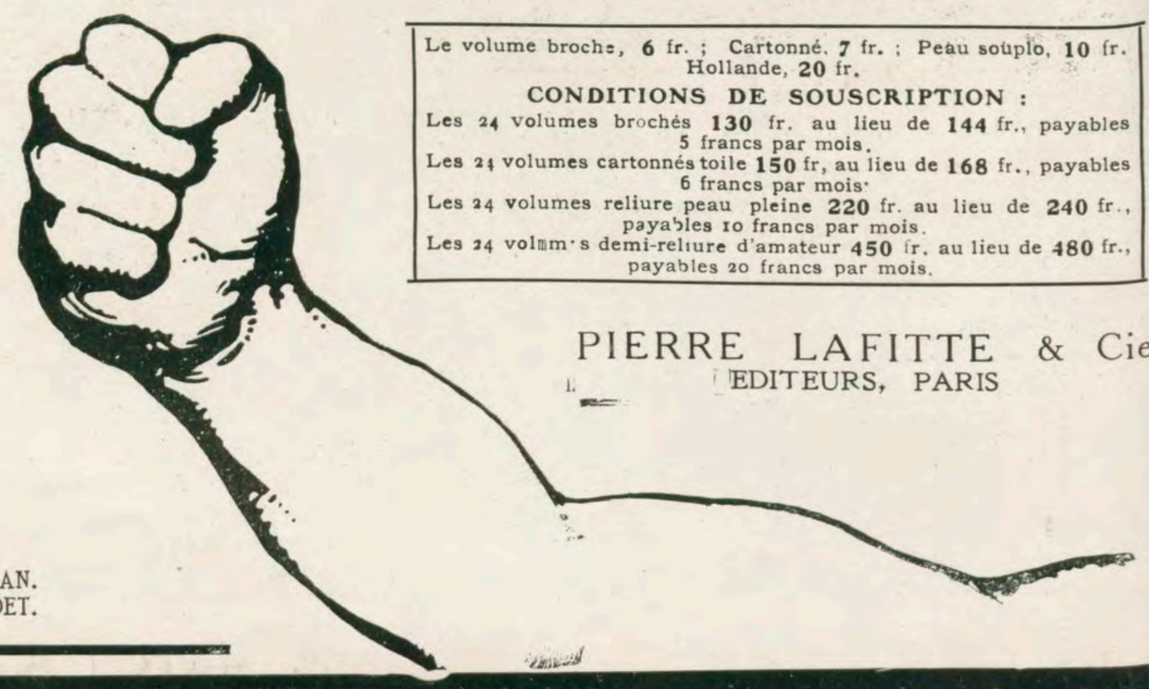
SPORTS-BIBLIOTHÈQUE

l'Encyclopédie Sportive la plus complète
ILLUSTRÉE PAR LA PHOTOGRAPHIE ET LE CINÉMATOGRAPHE



EN 24 volumes consacrés respectivement à un sport particulier et rédigés par les plus éminents spécialistes, SPORTS-BIBLIOTHÈQUE codifie les règles de tous les Sports et en explique clairement la pratique. Chaque volume contient 350 pages de texte et 48 pages d'illustrations hors texte. Il paraît un volume par mois.

Le Football, La Boxe, seront suivis de **Sports d'Hiver, Le Golf, Les Courses à pied et les Sports Athlétiques, Les Sports de défense, L'Équitation et le Cheval, Le Cyclisme, L'Automobile, etc.**



Le volume broché, **6** fr. ; Cartonné, **7** fr. ; Peau souple, **10** fr. Hollande, **20** fr.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION :

Les 24 volumes brochés **130** fr. au lieu de **144** fr., payables 5 francs par mois.
Les 24 volumes cartonnés toile **150** fr, au lieu de **168** fr., payables 6 francs par mois.
Les 24 volumes reliure peau pleine **220** fr. au lieu de **240** fr., payables 10 francs par mois.
Les 24 volumes demi-reliure d'amateur **450** fr. au lieu de **480** fr., payables 20 francs par mois.

PIERRE LAFITTE & Cie
EDITEURS, PARIS

Volume déjà paru : **LE FOOTBALL,** par GONDOUIN et JORDAN. Préface de LOUIS DEDET.

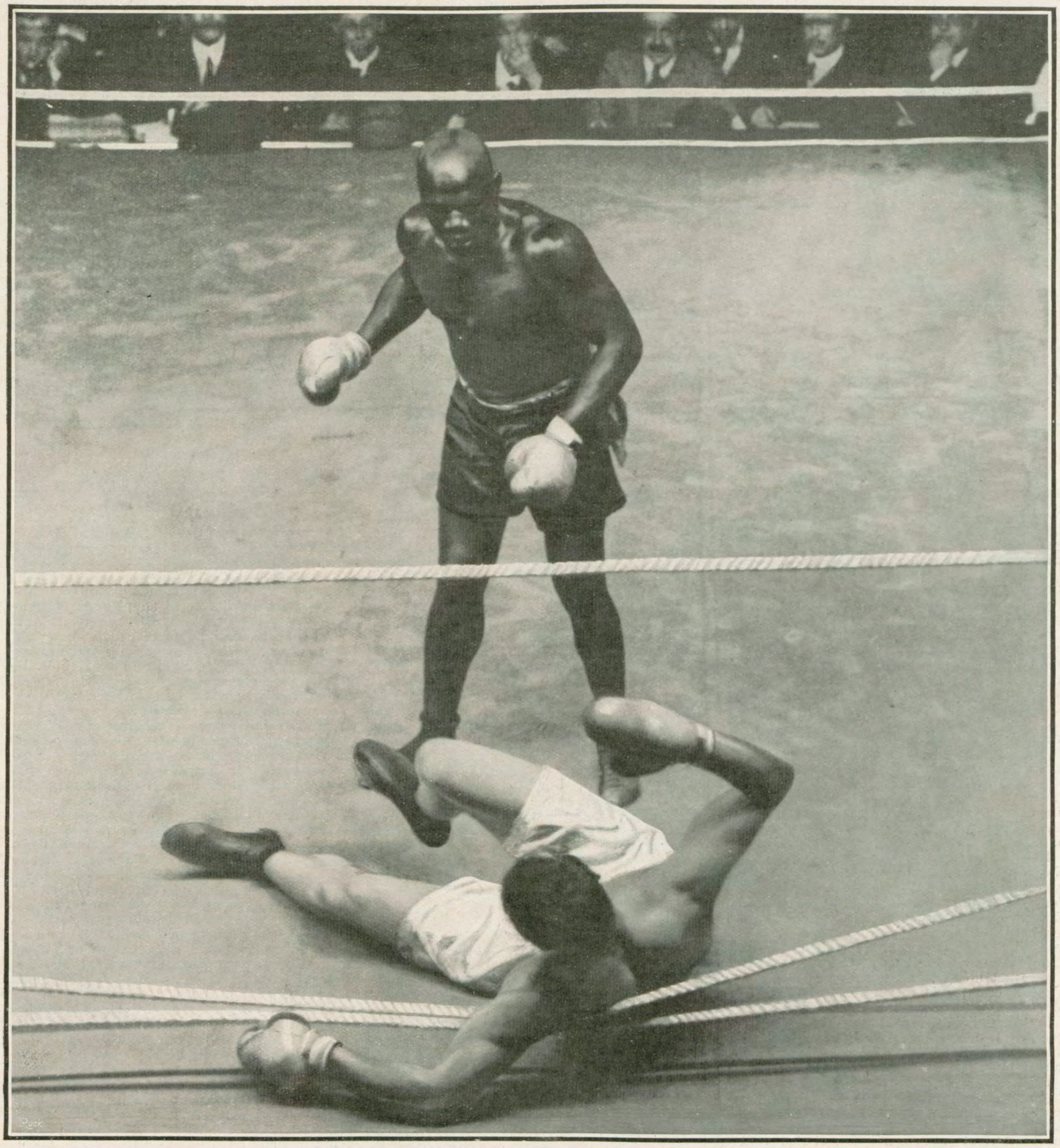
Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. by Pierre Lafitte et Cie, March 4 th 1911.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — *Étranger*, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

4 Mars 1911 — N° 650
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 99, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage.. .. .. 750 fr.



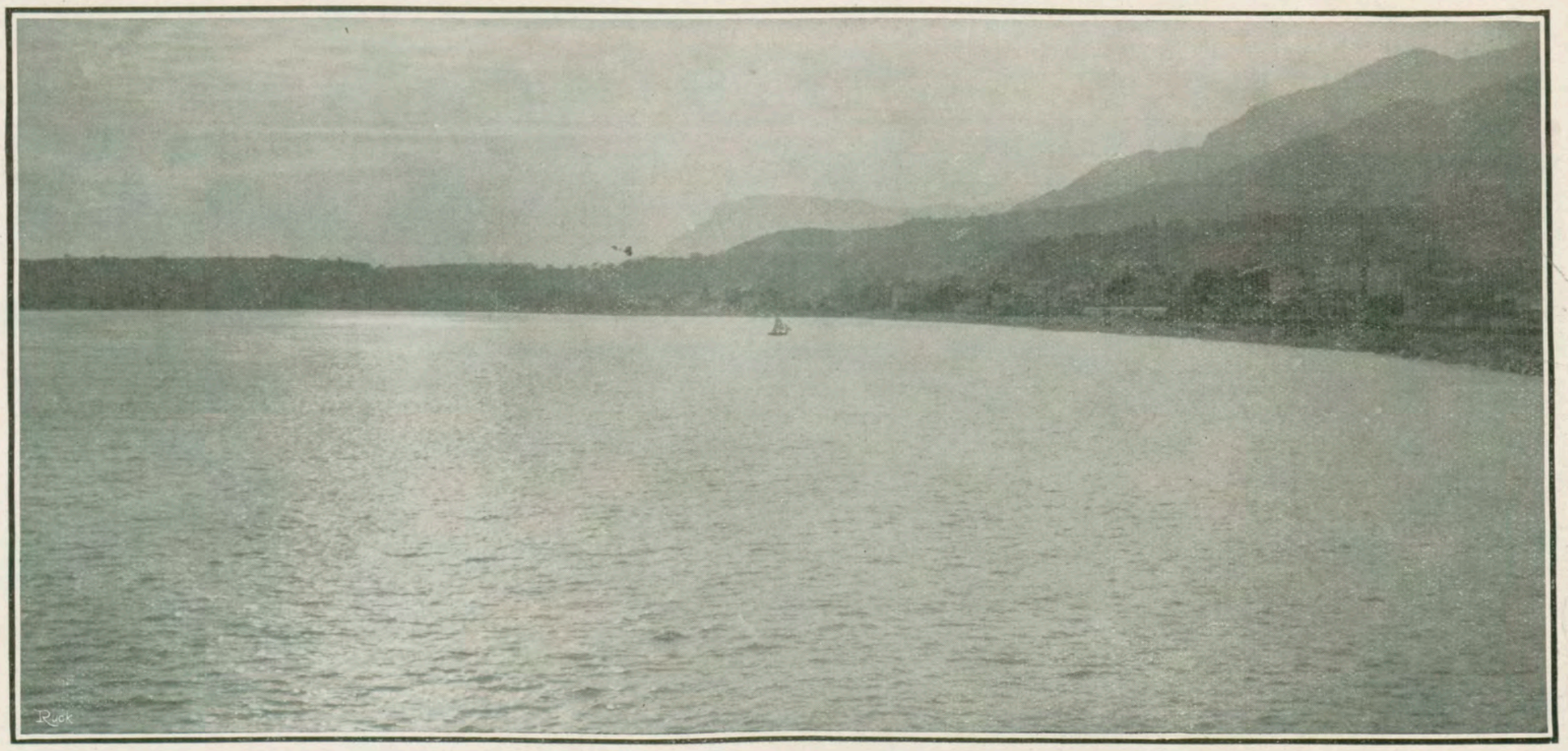
LE MATCH SAM LANGFORD-BILL LANG (1)

Le match Sam Langford-Bill Lang s'est disputé le 21 février, à l'Olympia de Londres. Le vainqueur devait rencontrer Sam Mac Vea, le 11 mars, à l'Hippodrome de Paris. Dès le début, le nègre fit preuve d'une incontestable supériorité, jouant avec son grand et lourd adversaire. Au sixième round, alors que sa victoire n'était qu'une question de secondes, il glissait. Le champion d'Australie en profitait pour le frapper et se faisait disqualifier pour cette manœuvre interdite.

(1) Voir de la page 135 à la page 137.

MA SAISON AÉRIENNE A NICE

Par GEORGES LEGAGNEUX



Legagneux à Nice.

Legagneux, après ses vols de Pau, où il s'attribua le record de la hauteur, homologué à 3.100 mètres, et, pendant quelques jours, celui de la distance, a établi ses quartiers d'hiver à Nice.

Le populaire aviateur, Georges Legagneux, est en ce moment à Nice où il continue la série de beaux vols qu'il avait commencée cet hiver à Pau. Il donne ses impressions aux lecteurs de la *Vie au Grand Air*.

Puisque le mauvais temps m'a exilé sur la Côte d'Azur après mon séjour à Pau, je suis bien obligé de voler sans cesse, d'autant plus que le public semble y prendre goût et que j'ai emporté un biblan et un monoplan. En un mot, j'ai de quoi occuper largement mes loisirs. Depuis mon arrivée, je crois avoir entassé les uns sur les autres les kilomètres parcourus avec un soin méticuleux. Dès que l'état atmosphérique me le permet, et même quand il ne me le permet pas, à la grande rigueur, je me rends avec mon fidèle ami, le roi des managers, Robert Martinet, à mon hangar. Je fais sortir l'un ou l'autre appareil ; je n'ai pas de préférence ; je prends soit le volant, soit les leviers en main suivant l'aéroplane que je choisis et me voilà parti.

Il est extraordinaire, l'engouement du public Niçois pour les randonnées aériennes. Il n'y a guère un jour sans que la demande dépasse l'offre pour les voyages au-dessus de Nice. Et, vous connaissez ma timidité, je n'ose refuser. J'emmène ceux qui me le demandent, trop heureux de les entendre me hurler dans l'oreille, afin de couvrir le bruit du moteur :

— C'est idéal ! C'est délicieux ! Jamais je n'aurais cru que l'aviation était aussi agréable !

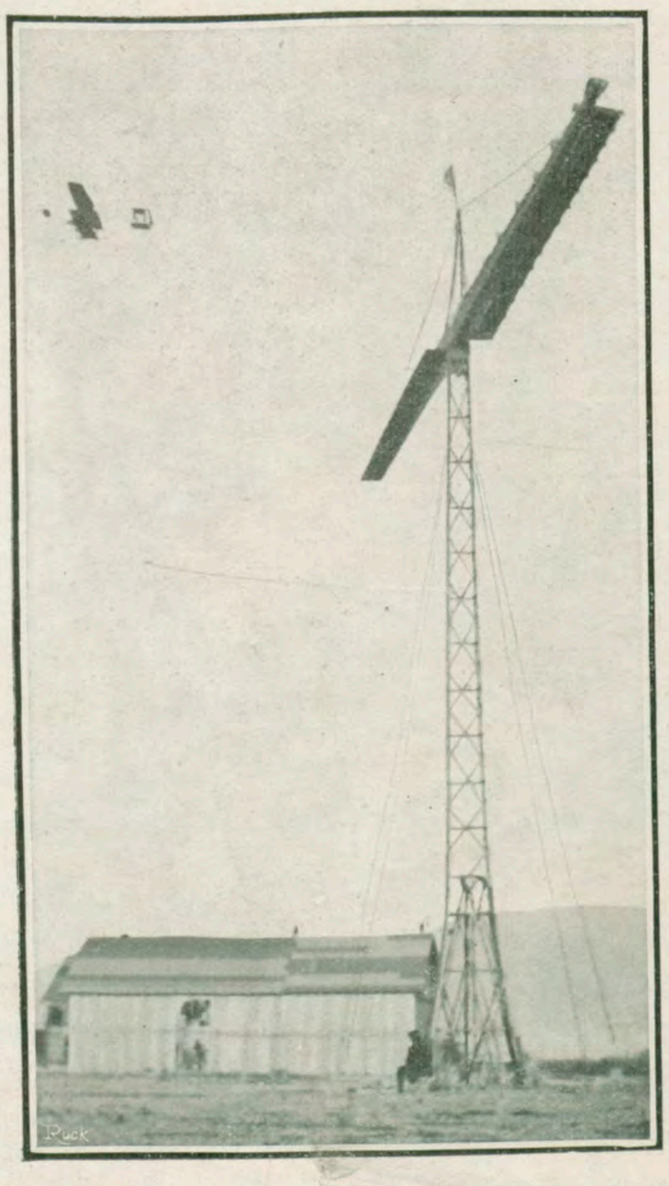
Certes, si j'ai opté pour elle, il fallait croire que j'avais des raisons pour le faire et que je trouvais qu'elle constituait le sport procurant le maximum d'émotions de toutes sortes.

Parfois, les interjections que profèrent mes voyageurs sont empreintes d'une certaine terreur. J'ai du tact. Je feins de ne pas comprendre et je descends aussitôt ces pauvres êtres qui me remercient sans conviction et s'en vont tout de même la tête haute, comme s'il avaient accompli un exploit extraordinaire. Au cours de mes vols, j'ai eu le plaisir de convertir à mon sport un homme qui avait brillé de tout son éclat dans l'hippisme. Je veux parler du jockey Tod Sloan, celui qui a importé en Europe la fameuse monte américaine qui causa une révolution dans le monde du turf et fut d'ailleurs immédiatement adoptée par toutes les fines cravaches et les autres comme étant la plus pratique. Il m'a avoué que jamais au cours de sa carrière, il n'avait ressenti autant d'émotions que lorsqu'il était à mes côtés. Il est vrai qu'ayant semblable célébrité auprès de moi, je cherchais à lui donner en quelques instants une idée de toutes les impressions aériennes. Je l'emmenais très haut dans l'azur céleste, puis prudemment, mais rapidement tout de même, je venais presque poser mon oiseau sur l'azur de la mer. De compagnie, nous nous sommes conduits très galamment vis-à-vis des sportswomen niçoises : lors des fêtes des fleurs, nous avions emporté une ample moisson de bouquets et, délicatement, nous les projetions dans les voitures qui défilaient au dessous de nous. D'autres aviateurs s'amusent à lancer des obus sur des cibles, je suis plus pacifique, je me contente de fleurs.

Le matin au moment où les yachts se promènent sur l'eau, nous allions nous aussi faire notre voyage hygiénique. Nous passions à côté des véhicules marins et causions même avec les passagers. Puis nous remontions très haut et nous partions à Menton d'où nous revenions pour déjeuner.

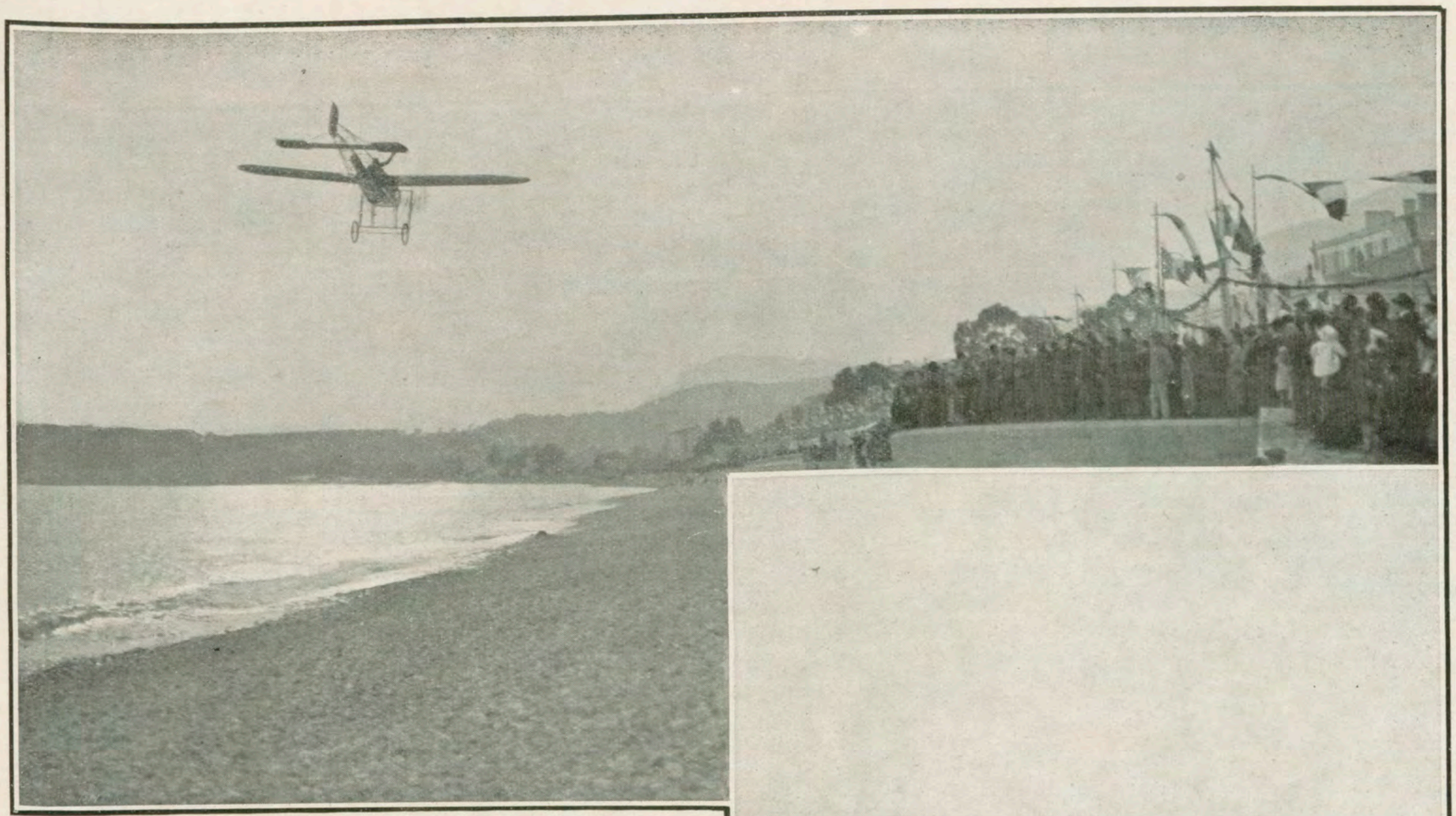
Un jour, j'ai posé pour le cinématographe et je vous garantis que le moment que j'ai passé là m'a follement réjoui. Ce que je désire maintenant c'est admirer le film où, pour la première fois, j'applaudirai « Legagneux acteur ! » A quand, Legagneux conférencier ? Rien ne m'étonne plus ! Je suis fier de mes débuts, car tout s'est passé à merveille et j'ai rempli mon rôle avec une maîtrise inconnue chez les débutants. De l'avis de tous, j'étais le seul capable de faire cette création. Ils m'ont couvert d'éloges et je ne vois pas pourquoi je ne finirais point un jour à la Comédie-Française.

Le scénario, dû à la plume de Gaston Crémieux, était le suivant : au cours d'un raid aérien, je devais atterrir en pleins champs,



Un vol en biplan.

Legagneux a battu un nouveau record. Il a posé pour le cinématographe avec son biplan, jouant une pièce : « Le dernier vol ».
Détail technique : Biplan H. Farman.



Lcgagneux est acclamé.

Le populaire aviateur s'est attiré les sympathies du public niçois qui vient chaque jour applaudir à ses exploits.

pour manger et fumer. J'étais au pied de mon appareil, en train de songer aux vicissitudes humaines et aux envolées à travers les nues, lorsque je devais feindre le plus profond étonnement en scrutant l'horizon. J'apercevais un homme se précipitant vers moi dans un état d'affolement lamentable. Un court dialogue, ou plutôt une brève pantomime: il m'indiquait en gestes précis et éloquents — ou qui essayaient de l'être — qu'il était un riche sportsman désireux de faire le raid Paris-Bruxelles comme passager. Il me suppliait de le prendre à bord et de lui faire accomplir cette randonnée.

Un petit instant de réflexion. Allais-je tenter ce difficile voyage ou bien refuser? L'homme n'attendait pas que je lui donne réponse. D'un bond agile il prenait place, me laissant le soin de mettre l'hélice en marche et de partir.

Tout à coup, au moment où nous commencions à décoller, un nuage de poussière éveilla notre attention. Qu'y avait-il? Je ne comprenais pas, mais le tremblement de peur qui saisit mon compagnon me causa quelque émoi.

C'était une automobile qui arrivait à toute vitesse. Plus tard, j'apprenais qu'elle transportait les officiers de l'Etat-Major Général lancés à la poursuite de mon voyageur qui n'était autre qu'un espion. Cet individu avait réussi à s'emparer de documents importants et était sur le point de s'enfuir au moment où on l'avait traqué. Son signalement avait été transmis à la police, des agents veillaient dans toutes les gares. Pour échapper et pour passer la frontière une seule ressource lui restait : s'envoler en aéroplane.

Mais je ne savais tout cela qu'à ma descente de machine. Les officiers avaient tiré sur mon biplan et blessé mortellement le traître qui tombait de mon appareil. Pour arriver à ce résultat, on avait suspendu au pylône de Ferber un mannequin qu'on avait laissé tomber au moment où les coups de feu avaient retenti.

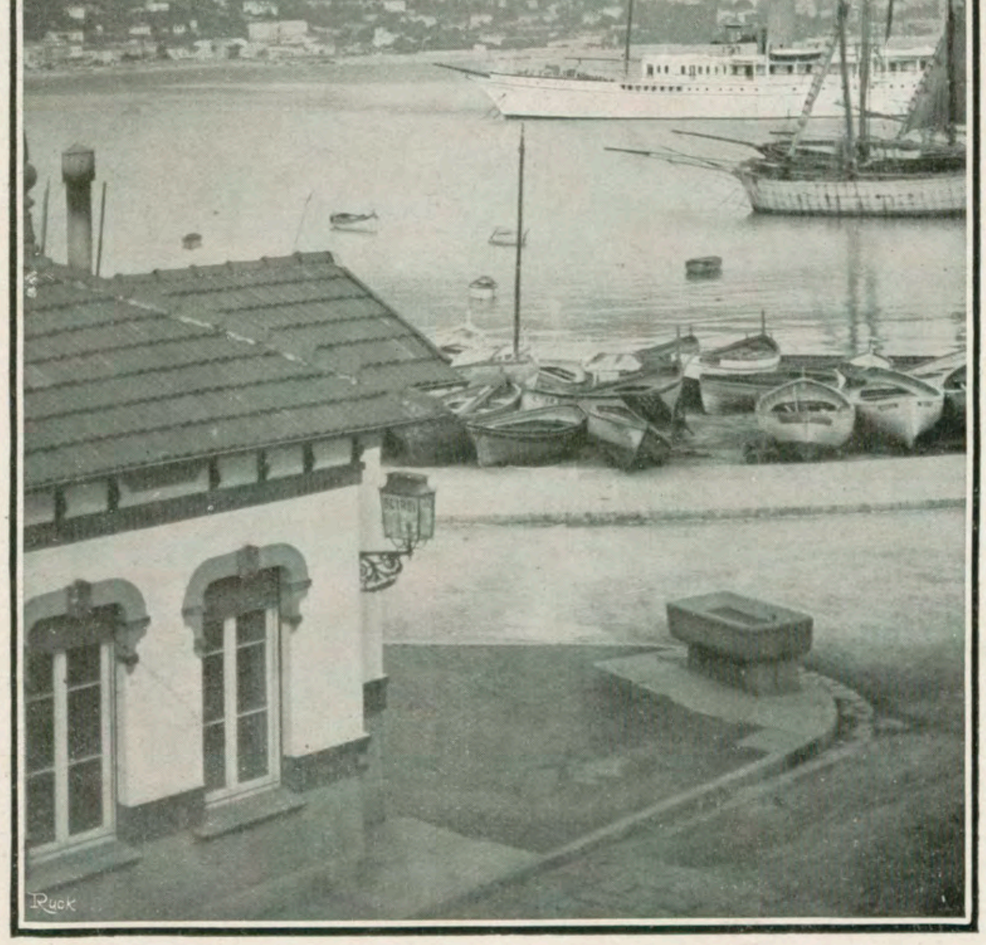
J'atterrissais alors à quelques mètres des militaires auxquels je demandais des explications d'un air profondément indigné. Et c'est alors que j'apprenais la façon dont j'avais été dupé. Je lancais alors un regard de profond mépris au cadavre et je félicitais les officiers dont la clairvoyance et la promptitude m'avaient empêché de causer un malheur public.

Je dois ajouter qu'un grand journal de Paris a fait un récit des plus fantaisistes de cette aventure. Je ne résiste pas au plaisir de vous le rapporter. Rendant compte de cette scène mémorable de cinématographe, le reporter parlait d'expériences d'espionnage et de reconnaissances des forts de Nice accomplis par moi avec un officier et suivies par l'Etat-major de la Place, avec atterrissage au champ d'aviation.

Non, j'opérais seulement pour les Milano Films et j'étais simplement l'artiste choisi par Gaston Crémieux, pour créer le principal rôle de sa pièce. J'en suis suffisamment fier pour qu'on ne cherche pas à dénaturer la vérité des faits.

Et maintenant, je vais m'occuper de vols plus sensationnels. Je me suis merveilleusement entraîné pendant tout l'hiver. Au printemps et à l'été à me prouver que je n'ai pas perdu mon temps!

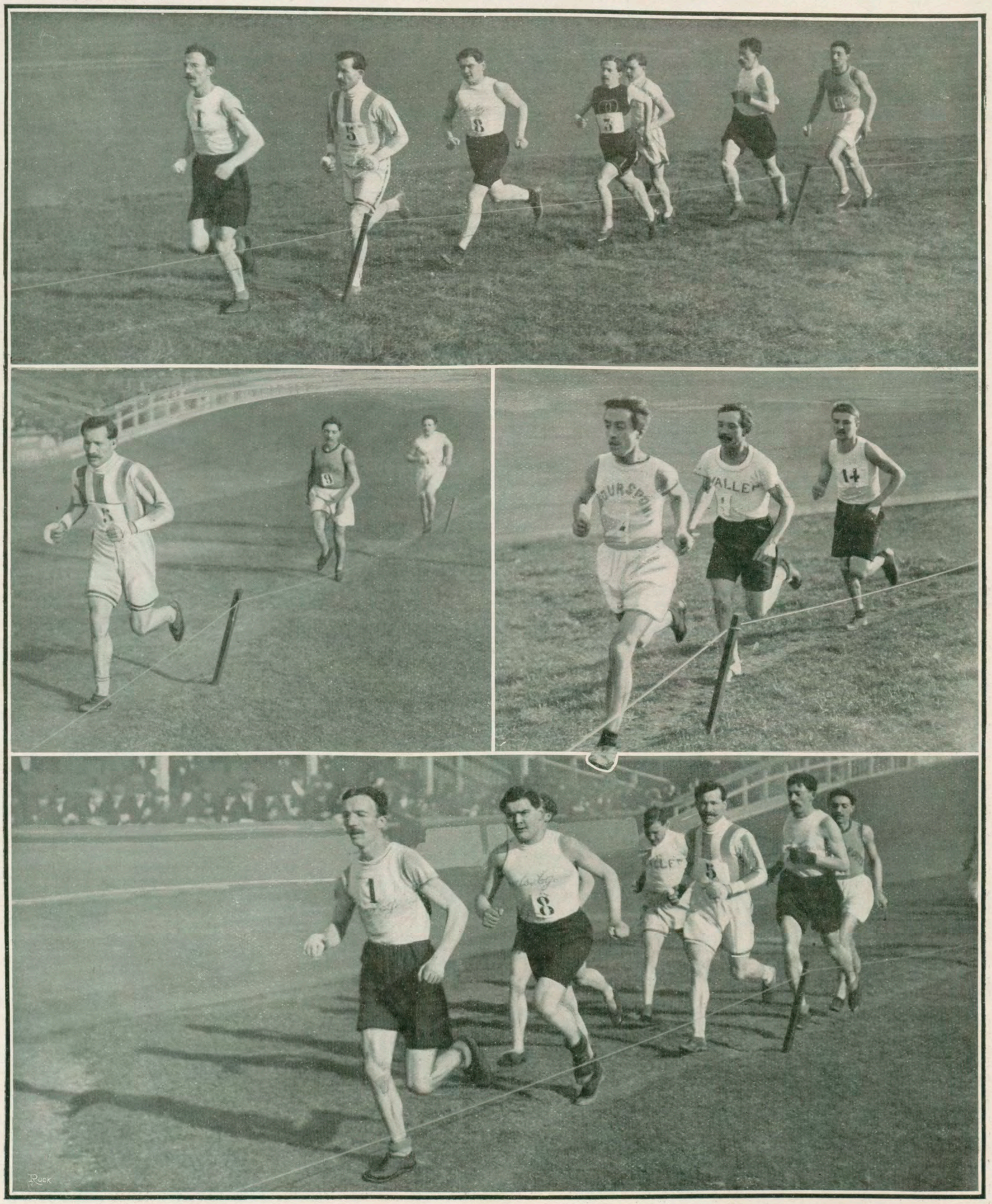
GEORGES LEGAGNEUX.



Legagneux fait de la hauteur.

Emmenant dans son monoplan le jockey américain Tod Sloan, Legagneux monte à plus de 1.000 mètres d'altitude à Nice et part faire une croisière à Menton et retour. Détail technique : Monoplan Blériot.

LE MARATHON OLYMPIQUE



Dimanche dernier, au Vélodrome Buffalo, s'est disputée pour la troisième fois la course de Marathon, réservée aux pédestrians professionnels, sur 42 kil. 194. Loupot s'est classé premier en 2 h. 55 m. 57 s. 2/5 devant Robert, Labry, Siméon, Dodin, Rivez, etc. — 1. Le peloton de tête aux cinq kilomètres. — 2. Dans l'heure, Labry couvre 17 kil. 019. — 3. Dans l'heure et demie, Labry couvre 24 kil. 936 devant Rivez, 24 kil. 250. 4. Un passage des coureurs.

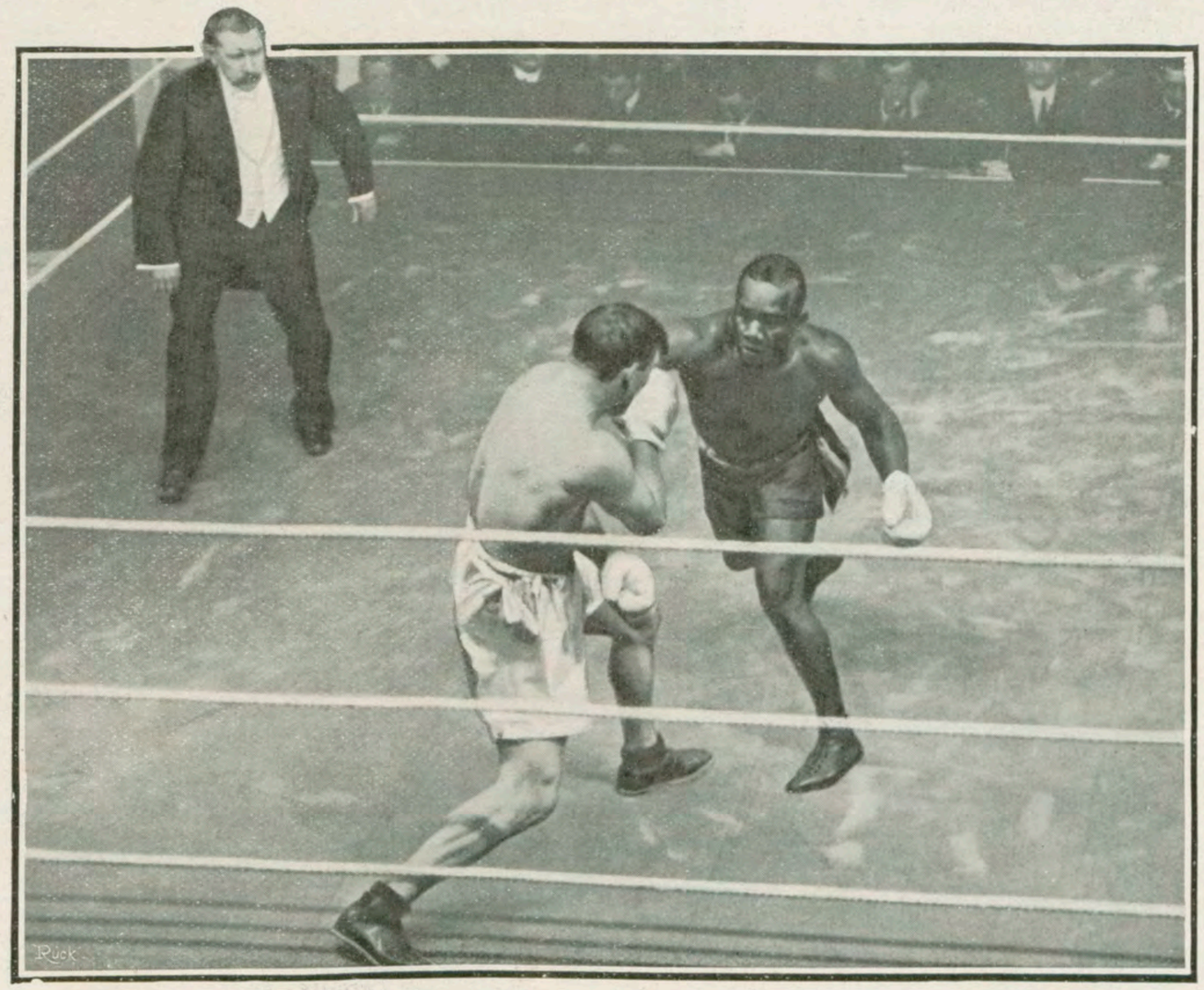
LES GRANDS MATCHES DE BOXE

Trois grands combats ont été donnés la semaine dernière. L'un à Londres, mettait aux prises Sam Langford et Bill Lang, les deux autres, à Paris, se sont disputés entre Harry Lewis et Mac Clowskey, et entre Eustache et Johnny Summers.

Nous n'avons pas eu à nous plaindre la semaine dernière sous le rapport de la boxe. A trois reprises différentes, de très importants contests ont été disputés.

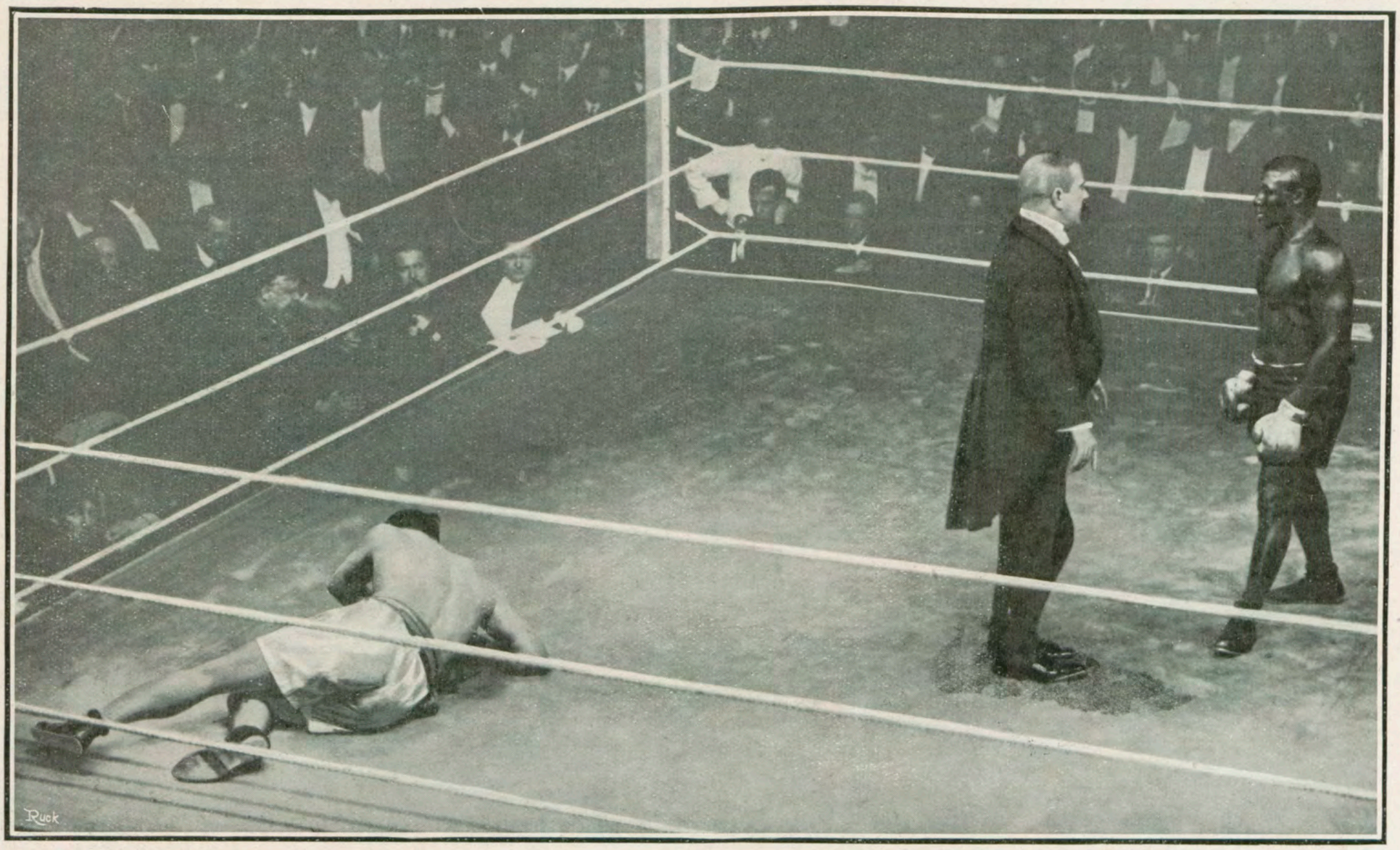
Le premier mettait aux prises Sam Langford et Bill Lang, champion d'Australie. Dès le début, Sam Langford, malgré son handicap de poids et de taille, prenait un incontestable avantage. La réputation de l'Australien sembla aussitôt légèrement surfaite ; toutefois, on ne pouvait s'empêcher de se rappeler qu'il avait fourni avec Tommy Burns un superbe combat en vingt reprises, dont l'ancien champion était sorti difficilement vainqueur. Et Lang avait fait des progrès depuis ce moment. Mais il était opposé à une merveilleuse machine à combattre, le meilleur homme semble-t-il après Johnson. Le seul obstacle qui paraisse empêcher Langford d'être le champion du monde toutes catégories est sa légèreté et sa petitesse. Et pourtant il se fait fort de triompher du vainqueur de Jeffries. Hugh Mac Intosch voudrait bien conclure la rencontre. Y parviendra-t-il? Si Langford est anxieux de voir aboutir le match, Johnson n'a pas l'air de trouver cette initiative urgente.

Bill Lang montra qu'il était inférieur à son adversaire, mais il fit preuve d'un merveilleux courage. Dès le premier round, il allait à terre où il restait neuf secondes. Au second il y retournait. Puis Langford semblait se réserver et permettait à son adversaire de se remettre pour montrer ce qu'il pouvait faire. Hélas! c'était peu et malgré une quatrième reprise où



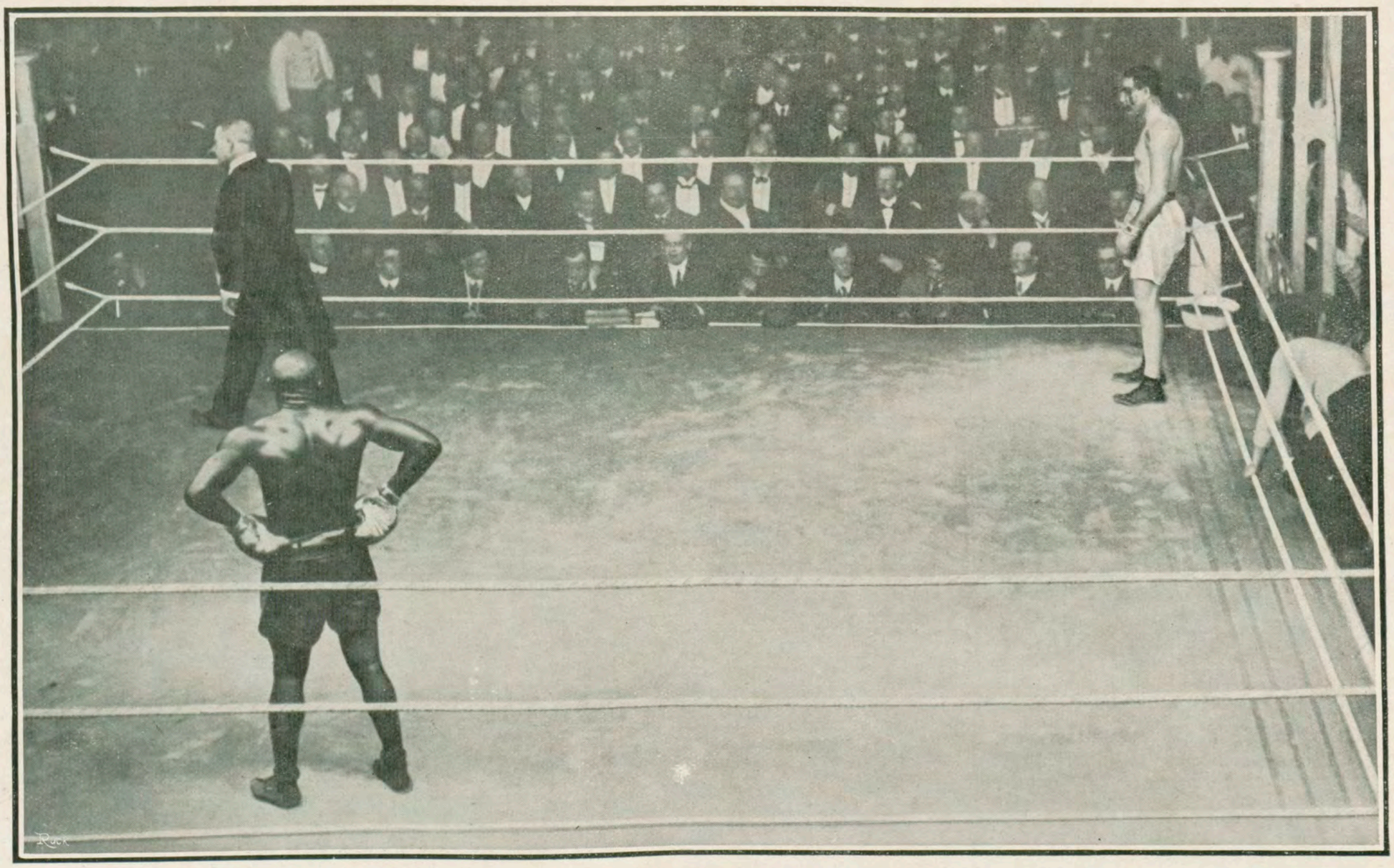
Langford attaque Lang.

Le match Sam Langford-Bill Lang fut arrêté au sixième round, l'arbitre disqualifiant l'Australien au moment où il frappait le nègre, qu'une glissade avait fait tomber.



Un knock-down de Bill Lang.

Si Langford prouva d'incontestable façon sa valeur et sa supériorité sur son adversaire, il doit être fait mention cependant du courage remarquable avec lequel Bill Lang reprenait la lutte après chacun de ses knock-down.



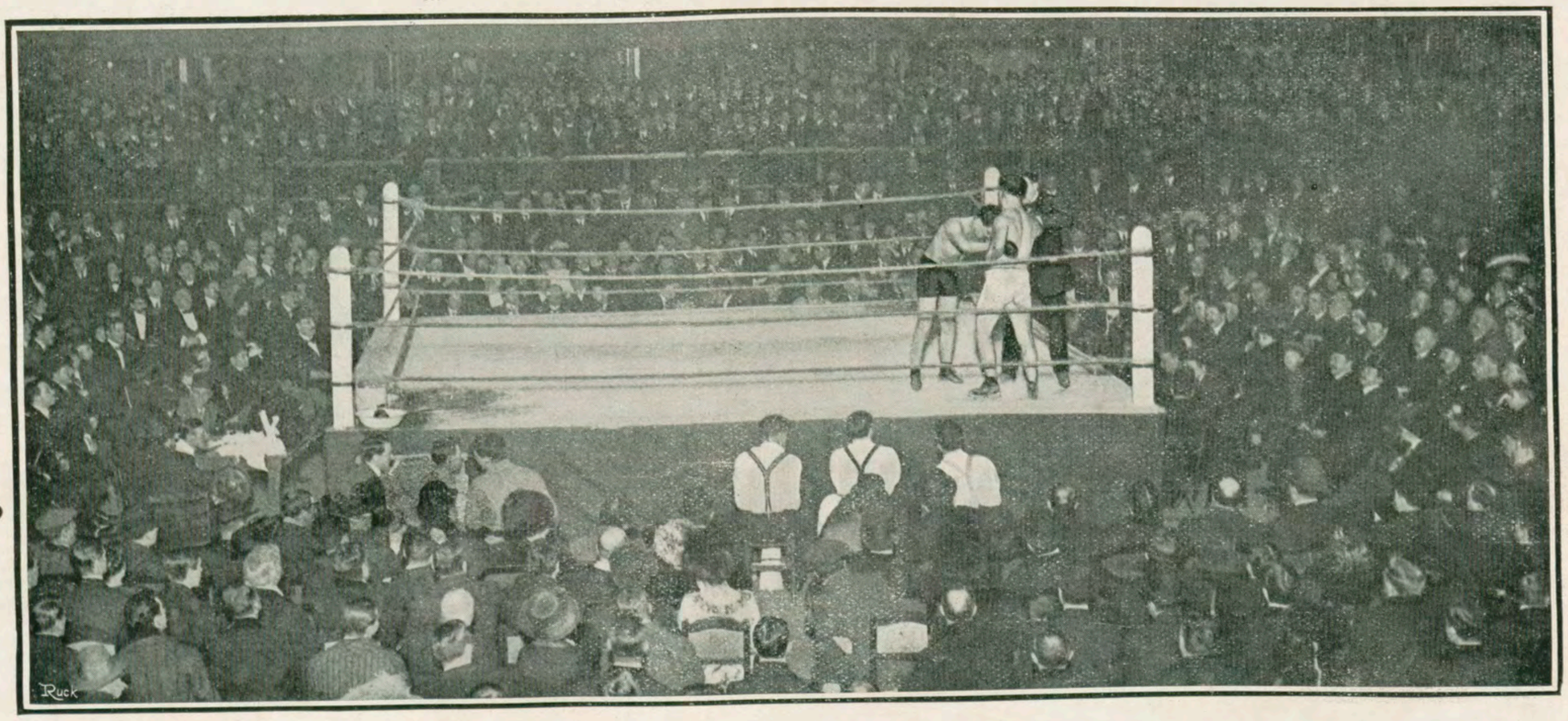
La fin du match Lang-Langford.

Bill Lang, la face ensanglantée, vient d'être disqualifié par l'arbitre, M. Eugène Corri, pour avoir frappé Sam Langford à terre. Mais, à ce moment, l'Australien était absolument battu.

Lang prit l'offensive avec une certaine adresse, la cinquième était pitoyable pour lui. Deux fois, il était projeté sur le sol. Il y demeurait huit, puis neuf secondes. Enfin, au sixième round, la figure complètement ensanglantée, l'Australien lançait un coup au nègre qui glissait et tombait. Lang se précipitait et le frappait alors qu'il était à terre. Aussitôt l'arbitre Corri le disqualifiait.

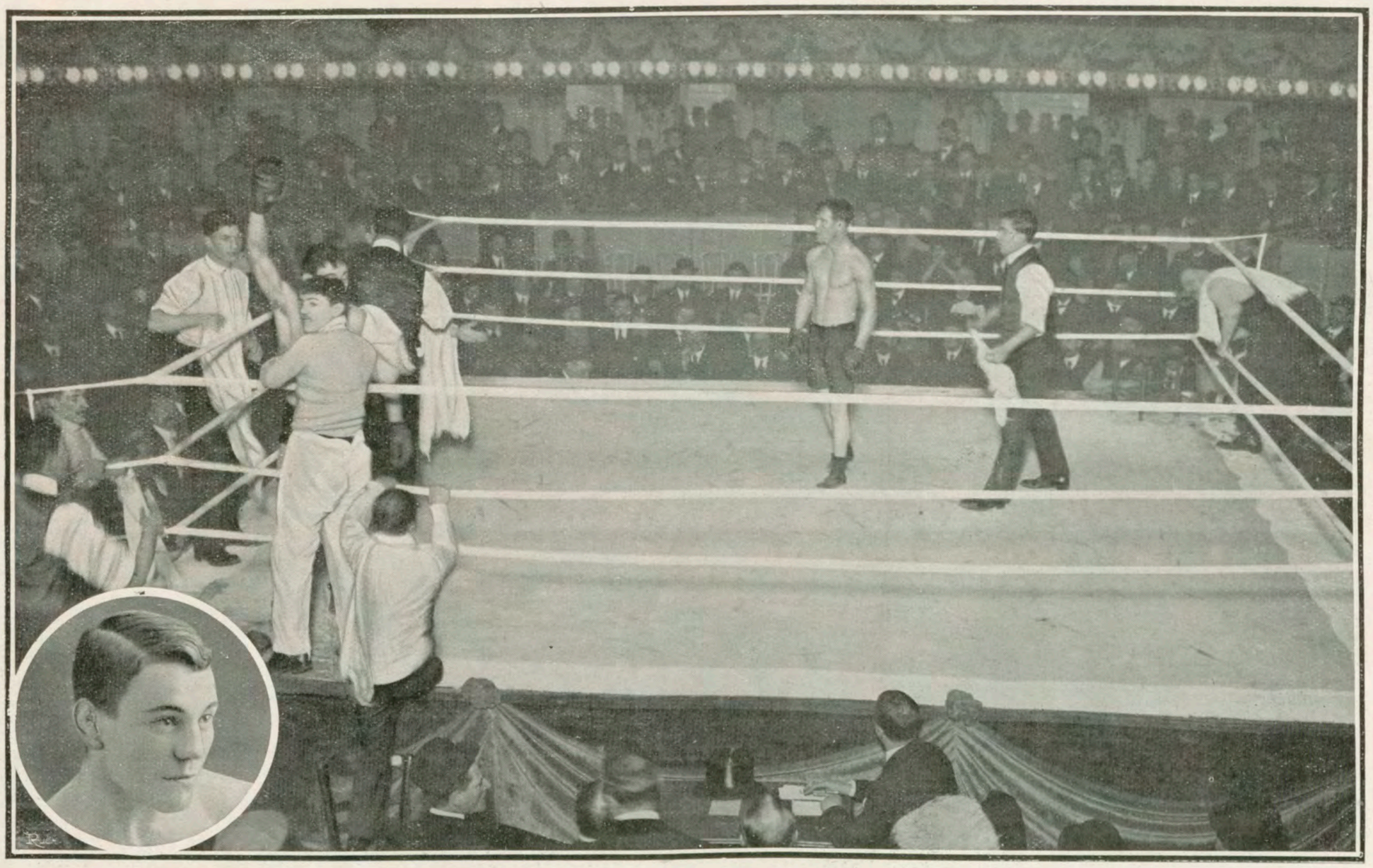
Telle était la fin de ce match qui promettait mieux qu'il ne tint. Le plus lésé dans l'affaire fut certainement Sam Langford qui avait la victoire en mains et qui allait sans doute finir son antagoniste dans la reprise qui amena la fatale disqualification. C'était le second match de Lang à Londres et le premier, contre Curran, s'était terminé de la même façon. Il semble que la nervosité de l'Australien soit seule coupable.

L'opinion de Langford. « J'ai combattu pendant dix ans, et je n'ai jamais commis



Le match Harry Lewis-Mac Clowskey.

Malgré la puissance de ses coups, malgré sa valeur, le champion du monde des welter-weight, Harry Lewis, n'a pu mettre knock-out l'Américain Blinck Mac Clowskey qui a fait preuve d'un courage et d'une endurance exceptionnels.



Eustache est déclaré vainqueur de Summers.

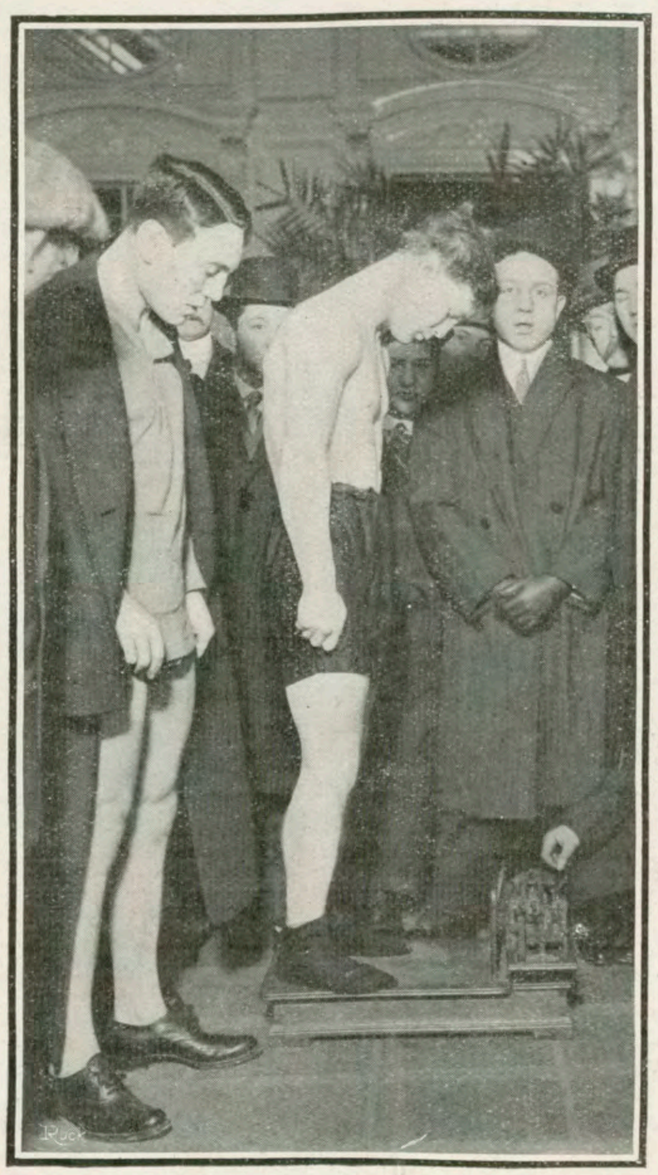
Après avoir eu l'avantage aux points pendant la plus grande partie de la rencontre, Eustache se voit attribuer la victoire, l'arbitre Emile Maitrot disqualifiant J. Summers pour actes déloyaux. A gauche, Eustache.

la moindre déloyauté dans ma carrière. J'ai constaté dès le premier round que je pouvais triompher, mais j'espérais gagner d'une autre façon. Lang m'a frappé trois fois trop bas, mais je n'ai pas réclamé. Si l'arbitre ne l'avait pas disqualifié, cela n'aurait rien changé. J'aurais pu le battre en deux reprises. Il n'a rien à faire contre moi. Son plus terrible coup ressemble à une boule de neige. Il ne ferait pas de mal à un enfant. Quand je suis tombé, j'ai simplement glissé. Je n'ai pas à donner d'opinion, mais j'ai toujours eu horreur des boxeurs qui frappent un adversaire à terre. Si M. Corri n'était pas intervenu, j'allais finir l'Australien. Je suis triste de n'avoir pu le faire. Ce sera pour une autre fois. — Sam Langford. »

Le match Lewis-Harry Mac Clowskey. Harry Lewis, champion du monde des welter-weight, a rencontré à l'Hippodrome de Paris, le fameux encaisseur Blinck Mac Clowskey. Harry devait battre son adversaire, mais l'intérêt de la question était de savoir si ce serait aux points ou par knock-out. Le match était en 25 rounds de façon à donner au champion le temps d'en finir. Mais, malgré tous ses efforts, il ne put y parvenir.

Mac Clowskey n'est pas seulement remarquable par son endurance et sa résistance, il possède également une merveilleuse science pour bloquer les coups les plus durs. Grâce aux dimensions exagérées de son cou, il avait la tête à l'abri des terribles punches de Lewis, il n'avait qu'à se protéger le corps. Il y parvenait avec les bras, mais au onzième round un choc plus violent que les autres lui fracturait le droit. Malgré la douleur qu'il ressen ait, Blinck ne voulut pas abandonner, malgré les conseils de tous ceux qui l'entouraient et avec le stoïcisme d'un Spartiate continua à encaisser les ruades d'Harry sur le membre blessé. Il résista jusqu'à la fin, se donnant parfois le luxe d'attaquer et envoyant au champion de puissantes bourrades.

Eustache bat Johnny Summers. Après un match où, pour ne pas en perdre l'habitude, le prodigieux Ledoux avait knock-outé l'Anglais Jim Butler en trois rounds, après une victoire d'Audouy sur Adolphe et du jeune Kléber sur Gloria, que sa femme, qui se trouvait dans la salle avec son dernier-né sur les genoux, supplia d'abandonner, nous assistâmes vendredi dernier au Cirque de Paris à la plus belle rencontre à laquelle ait pris part jusqu'ici un boxeur français.



Le pesage de Summers.

Eustache pesait 65 k. 800, Summers 64 kilos.

Notre champion welter-weight était opposé au fameux Anglais, Johnny Summers. Celui-ci pesait 64 kilos, celui-là 65 kilos 800. La plupart des compétences déclaraient que le Français serait battu par knock-out dans les premiers rounds. Or, non seulement il ne fut pas vaincu, mais encore il s'offrit le luxe de mener la danse avec une incroyable maëstria. Sans avoir l'air de se douter de la valeur de son adversaire, il l'accabla de coups portés avec une dextérité et une violence telles qu'il parvint à le projeter une fois à terre, à le déséquilibrer ensuite.

Johnny était supérieur dans l'in-fighting. Dans les clinches, il avait l'avantage, lançant des séries du droit et du gauche de toute la force de ses muscles puissants. Mais dans le jeu ouvert, il avait affaire à plus forte partie. Certes s'il avait suivi toujours sa tactique favorite, peut-être aurait-il eu raison de son adversaire. Or, celui-ci, combattant en grand boxeur, évitait les corps-à-corps avec soin, d'autant plus que Summers scandait presque tous les commandements de *break-away* à l'aide de coups qu'il portait illégalement.

Il trouvait également avantageux de s'enduire exprès les gants de résine au début et à la fin de chaque round. En un mot, il combattit déloyalement ce qui amena au neuvième round une disqualification.

Il devait regretter d'avoir en face de lui un aussi redoutable concurrent qui fit du mieux qu'il put et qui boxa en grand champion. Eustache a gagné là ses galons de premier ténor du ring. Il n'a pas 21 ans, il boxe comme professionnel depuis un an et demi à peine. Vous en concluez vous-même l'avenir qui lui est réservé.

JACQUES MORTANE.

La Vie au Grand Air

LE SPORTING CLUB UNIVERSITAIRE DE FRANCE EST CHAMPION DE PARIS

UN DRIBBLING DU SPORTING

Vezzani envoie le ballon, Theuriet son co-équipier s'apprête à le suivre. Les dribblings furent d'ailleurs assez fréquents et les Universitaires en profitèrent assez bien et en tirèrent quelquefois un bon résultat. A gauche, en haut : Vives et Moure tentent de s'échapper, en bas, Redelsperger et Vallot se disputent la possession du ballon. A droite, en haut : Redelsperger s'apprête à dégager son camp, mais il n'a pas vu une faute que l'arbitre s'apprête à siffler. En bas, une sortie de mêlée, Vives, Moure et de Tenacesco se précipitent sur le ballon, mais ils n'en profiteront pas, car celui-ci va en touche.

Après une saison des plus dures, le Sporting Club Universitaire de France vient de voir ses efforts couronnés de succès.

Pour la première fois depuis de longues années, le Championnat de Paris, appartient à un autre club que le Stade ou le Racing.

Le Sporting a triomphé en grand joueur; les incessants progrès que réalisaient les noirs et blancs avaient d'ailleurs donné beaucoup d'espérance à leurs partisans, et il faut bien le dire, ce n'est pas une victoire de raccroc où la chance a joué un grand rôle; ce sont tout simplement les meilleurs qui ont triomphé.

L'équipe universitaire a dominé nettement le Stade Français: les avants jouent groupés, tombent en peloton sur l'adversaire, empêchant toutes combinaisons, annihilant tous les efforts; les trois-quarts bien servis par Vivès, un peu faiblards au début se sont montrés à hauteur de leur tâche. L'arrière Auguste, qui remplaçait Berthet, touché dans le match contre Vaugirard, a été très satisfaisant; ses coups de pieds trouvent la touche; on n'a pu juger son jeu sur l'homme, n'ayant pas eu l'occasion de le voir arrêter un adversaire. En résumé, toute l'équipe est bonne, homogène et ne possède aucun point faible.

Au Stade, au contraire, on est quelque peu désorganisé par les dernières rencontres; plusieurs équipiers, et non des moindres, ont été obligés de céder leur place, de plus, l'équipe manquait d'allant, et obligés de jouer dans une compétition où ils n'avaient plus aucun intérêt, les Stadistes ont donné l'impression d'être par instant complètement découragés.

Malgré toute leur bonne volonté, ils ne pouvaient qu'opposer une résistance acharnée à la fougue des noirs et blancs, c'est ce qu'ils firent.

Dans la première mi-temps, le jeu fut un peu cahouillé. Le Sporting qui jouait contre le vent fut obligé de s'employer à fond pour se maintenir dans les 22 mètres adverses, et ne réussissait à marquer qu'un seul essai, malgré toute sa fougue.

Dans la seconde mi-temps, ce fut tout autre chose; les Universitaires ne sortirent pour ainsi dire pas des 22 mètres Stadistes et parvinrent à marquer quatre nouveaux essais, et à en manquer pas mal d'autres. Le Stade trouvait moyen de sauver l'honneur, Legrain ayant réussi un superbe essai transformé.

La victoire du S. C. U. F. (17 points à 5) est donc nette et précise.

Dans sa dernière rencontre avec l'équipe du Racing, l'équipe Stadiste avait donné beaucoup de mal à ses adversaires et il ne s'en fallut même que de peu que le résultat de la partie ne fut changé. En tout cas, l'écart de points entre les deux teams n'a pas été énorme et la victoire du Racing, toute méritoire qu'elle fût, n'a pas été aussi manifeste que celle du Sporting, d'où il faut conclure que les Universitaires sont nettement supérieurs aux Racingmen et seront des plus redoutables dans le Championnat de France. Nous saurons à quoi nous en tenir après leur rencontre avec Tarbes.

Jean Auger.

La Vie au Grand Air

LA FRANCE RÉSISTE AU PAYS DE GALLES

LES GALLOIS MENACENT LES BUTS FRANÇAIS

Contrairement à l'attente générale, notre équipe a fait très bonne figure devant le formidable team gallois. Nos avants sont parvenus à tenir leurs rivaux en échec et sont pour une grande part dans le résultat final. Nous n'avons succombé que par 15 points à 0, après avoir empêché nos adversaires de marquer pendant la première mi-temps. Si l'on considère que l'équipe galloise a battu dernièrement celle de l'Angleterre, on peut juger que l'équipe française est en grands progrès depuis la rencontre de Twickenham. A droite, Faillot tente de rattraper Thomas qui va marquer le second essai.

LE MATCH FRANCE CONTRE GALLES

1

3

2

4

5

1. Lane s'échappe et ira menacer les buts Gallois, près desquels il sera plaqué en touche. — 2. Guillemin profite de sa grande taille pour essayer de s'emparer du ballon. — 3. Lane parvient à passer les avants adverses et s apprête à donner un coup de pied en touche qui dégagera son camp. — 4. Legrain arrête Morgan, tandis que Guillemin empêche la passe. — 5. Travers un des avants du team gallois jouant la touche.

LES COURSES DE LA SEMAINE

Le mur en pierres dans le Prix Hungerford (steeple, 4.500 mètres, 10.000 francs). — Auteuil, 23 février.

Au mur en pierres, Rouziers et Auscitain tombaient. Pour l'aborder, Trudon menait. Au huit, Per Bacco culbutait. Trudon continuait en tête. Dans la ligne droite, il avait l'avantage et l'emportait de quinze longueurs sur Iule. Lutteur III était troisième.

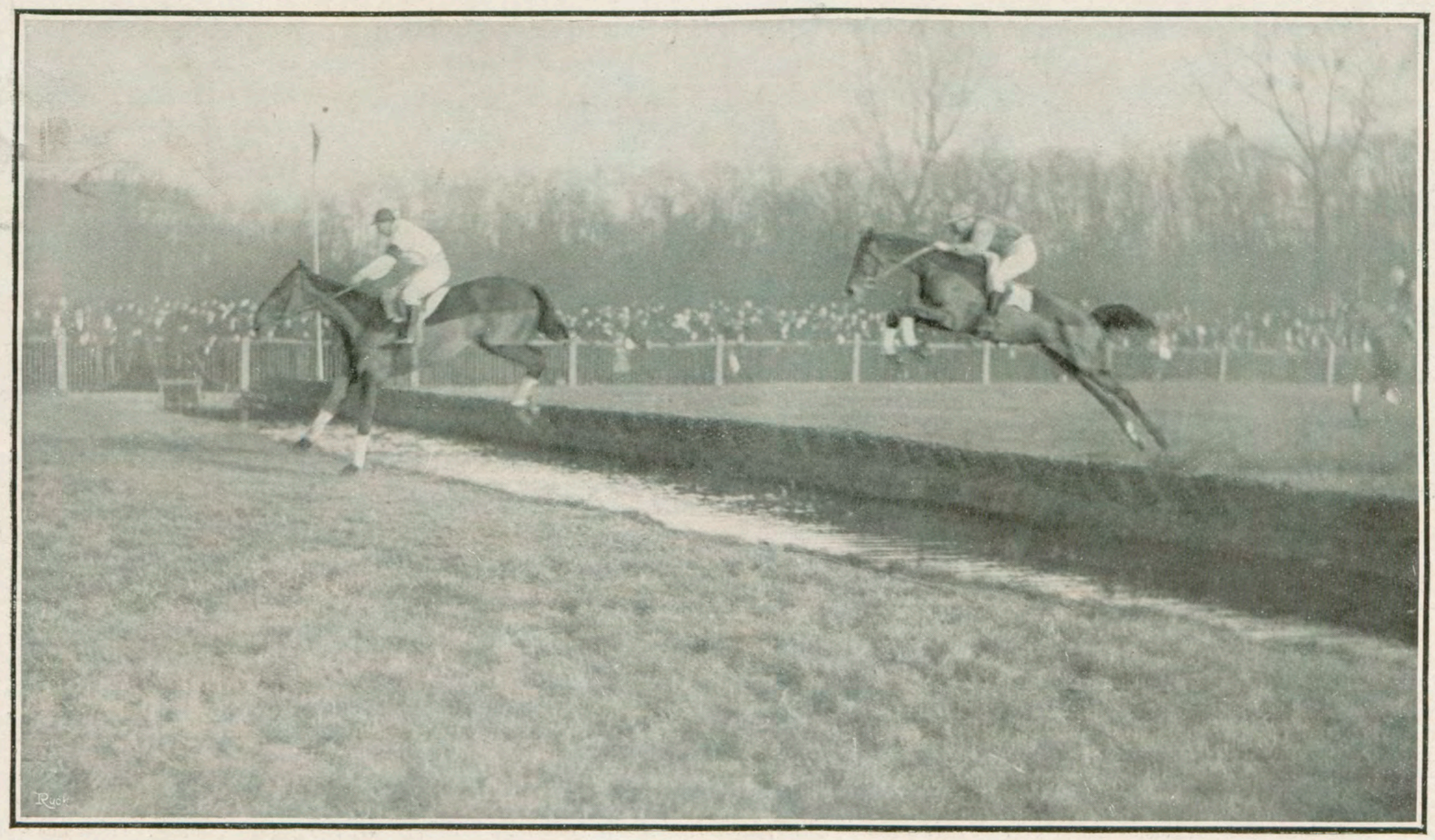
Le départ du Prix Beugnot (haies, 3.500 mètres, 15.000 francs). — Auteuil, 26 février.

Quinze concurrents se présentaient au départ. Mutchikoak menait devant Chi Lo Sa, Valdahon, Xipharès et Proclès. En face, dans l'allée des fortifications, Mutchikoak disparaissait. Chi Lo Sa continuait. Dans le tournant de Passy, Thésée, Rouvrou, Calomel, Xipharès et Jeddo étaient bien groupés.

LE DIMANCHE D'AUTEUIL

Le passage de route dans le Prix Beugnot.

Thésée attaquait Chi Lo Sa dans la ligne droite et le réglait. Sur le plat, Pont du Diable et Rouvrou survenaient et dépassaient Thésée. Après une bonne lutte, Rouvrou prenait un léger avantage sur Pont du Diable. Thésée, 3e, devant Chi Lo Sa.



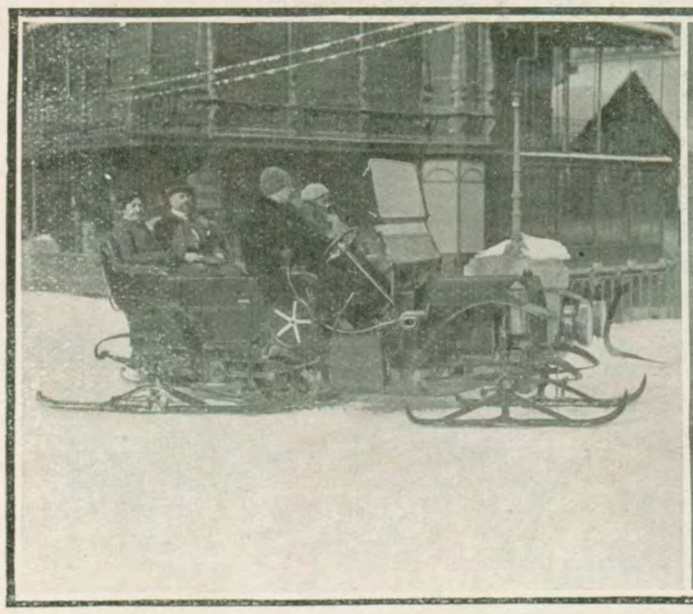
La rivière du huit dans le Prix Saint-Sauveur (steeple 4.000 mètres, 15.000 francs). — Auteuil, 26 février.

Trudon a mené de bout en bout, Tournelle se lançait à sa poursuite après le huit. A la fin, Tournelle ne gagnait plus de terrain et Trudon l'emportait de deux longueurs. Arghoun, 3e, loin. Saint-Ferréol était tombé à la rivière.

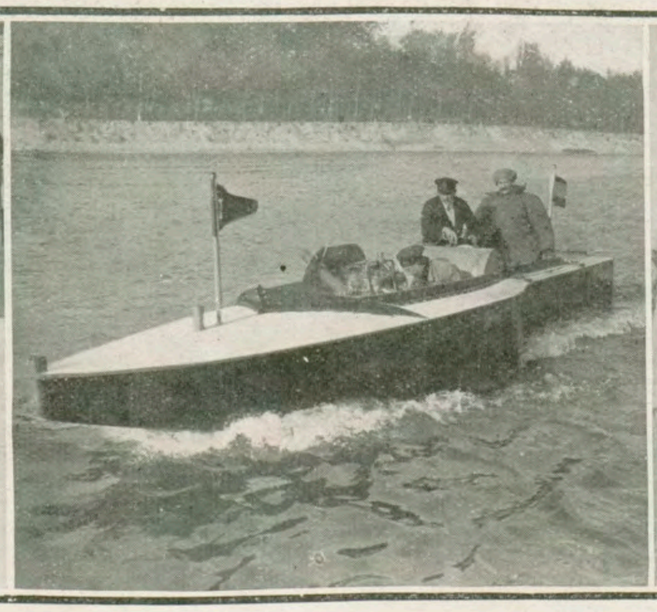
Le lieutenant de Montjoie est le premier pilote reçu depuis le nouveau réglement.

Au Havre, dans un match éliminatoire pour le championnat de France, le Havre Athletic Club bat le Rugby Club Compiégnois par 9 points à 5.

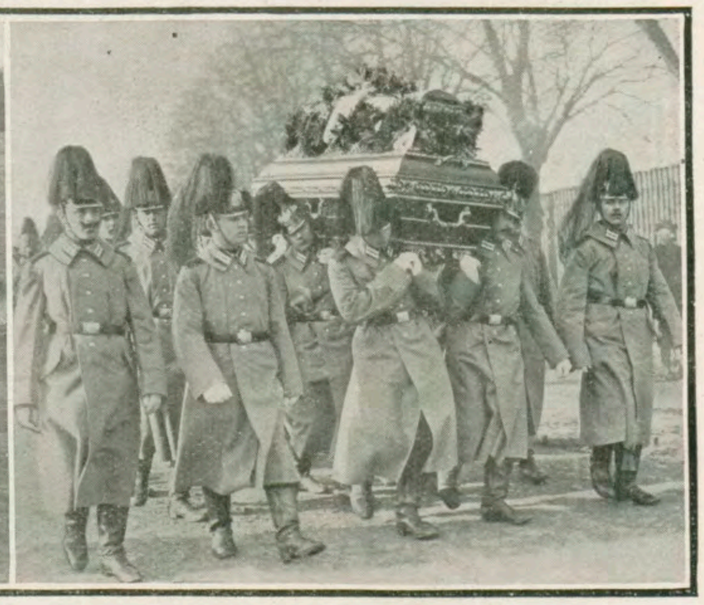
Vidard, qui formera avec Aubrun et Busson l'équipe de pilotes des Deperdussin.



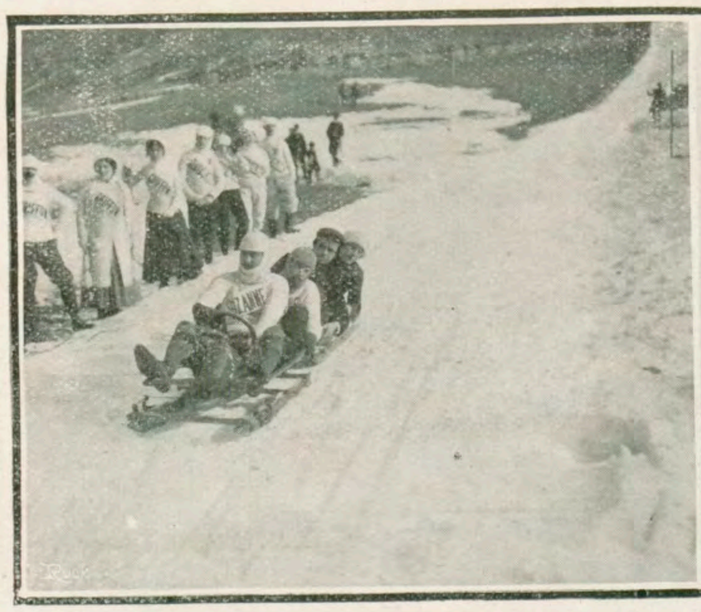
Le traîneau automobile du lieutenant de la Besse qui vient de faire des essais intéressants dans les Alpes.



Le racer « Sigma-Labor » à M. de Soriano a été baptisé dernièrement aux chantiers Despujols. Il prendra part à la Coupe des Nations et sera conduit par son propriétaire.



A l'enterrement du lieutenant Stein, officier pilote allemand qui a fait récemment une chute mortelle, le corps fut porté par les sous-officiers du régiment.



Le Bob « Suzanne » gagnant de la course de bobsleighs qui vient de se disputer au Mont-Dore pendant la récente Semaine d'hiver.

Le général Brun ministre de la guerre qui vient de mourir était un ami de l'aviation. Notre photographie le représente prenant le départ avec Wachter.

La Semaine de Gérardmer qui vient de se terminer a obtenu un grand succès, le sous-secrétaire d'État à la Guerre, M. Noulens, assistait à diverses épreuves.

Résultats Techniques du 21 au 26 Février — Spectacles sportifs de la Semaine.

ATHLÉTISME

MARDI 21 FÉVRIER. — Boxe. — Olympia de Londres. — Sam Langford bat Bill Lang sur faute au 6e round.

MERCREDI 22 FÉVRIER. — Paris. — Hippodrome. — Dorgueille bat Charlie Baker aux points en 10 rounds. — Young Brooks bat Kid Davis aux points en 10 rounds — Marcel Moreau bat Private Joe Farnan qui abandonne au 5e round. — Harry Lewis bat Blink Mac Clowskey aux points en 20 rounds.

VENDREDI 24 FÉVRIER. — Cirque de Paris — Ledoux knock-oute Jim Butler au 4e round. — Audouy bat Adolphe aux points en 10 rounds. — Kleber bat Gloria, qui abandonne au 7e round. — Eustache bat Johnny Summers sur faute au 9e round.

DIMANCHE 26 FEVRIER. — Colombes. — Football-Rugby. — Le Sporting Club Universitaire de France bat le Stade Français par 17 points à 5 et se classe Champion de Paris.

DIMANCHE 26 FÉVRIER. — Roubaix. — Football Association. — L'équipe du Nord bat l'équipe de Paris par 3 buts à 1.

— La Chapelle. — Equipe de Bretagne bat Equipe du Languedoc par 3 buts à 1.

DIMANCHE 26 FÉVRIER. — Marathon Olympique de Buffalo. — Loupot gagne le Marathon, couvrant les 42 kil. 191 en 2 h. 55 minutes; 2. Robert; 3. Labry.

VENDREDI 24 FÉVRIER. — Nice. — Lawn-tennis. — Wilding bat Decugis en 5 sets.

CYCLISME

VENDREDI 24 FÉVRIER. — Vélodrome d'Hiver. — *50 kilomètres.* — 1. Guignard en 43 minutes; 2. Serès à 5 tours; 3. Lavalade; 4. Moran.

HIPPISME

JEUDI 23 FÉVRIER. — Auteuil. — *Prix Hungerford.* — Steeple Chase handicap, 10 000 francs. — 1. Trudon (R. Sauval), à M. Grumetz; 2. Iule, au comte du Pontavice. — P.-M. : gag, 17 fr. 50; pl., 7 francs et 11 fr. 50.

DIMANCHE 26 FÉVRIER. — Auteuil. — *Prix Beugnot.* — Haies handicap, 15.000 francs. — 1. Rouvrou (Lancaster), à M. L.-N. André; 2. Pont du Diable; 3. Thésée. — P.-M. : gag, 228 fr.; pl. 61 francs; 41 fr. 50, 17 fr. 50.

Prix Saint-Sauveur. — 4.000 mètres. — Steeple Chase, 15.000 francs. — 1. Trudon (R. Sauval), à M. Grumetz; 2. Tournelle; 3. Arghoux. — P.-M. : gag., 24 fr. 50; pl., 12 fr. 50 et 12 fr. 50.

SPECTACLES SPORTIFS

DIMANCHE 5 MARS. — Cross Country. — National de l'U. S. F. S. A. — Championnat de lutte (amateurs). — Gymnase Rasset.

DIMANCHE 5, MERCREDI 8 MARS. — Championnats de France (amateurs), boxe anglaise et française.

SAMEDI 11 MARS. — Sim Mac Vea contre Sam Langford.

GOLF

Nous avons eu plusieurs fois déjà à signaler les prouesses accomplies par les joueurs de golf avec les célèbres balles de golf Dunlop. Ces jours derniers encore, Massy a battu à Saint-Jean-de-Luz, le record de Nivelle Golf Course, avec une balle Dunlop. Ce succès ne saurait étonner personne et vient une fois de plus justifier la réputation mondiale de cette grande marque.

Un groupe d'officiers de réserve desireux de former une Société hippique, fait appel aux camarades de la réserve et de la territoriale, suffisamment entraînés au cheval. L'entraînement aura lieu une fois par semaine, le soir, dans un manège de Paris et sera complété par des fêtes hippiques. — *Renseignements et adhésions, Boulanger, officier de réserve, 14, rue Cadet, Paris.*

MA VIE ET MES COMBATS (1)

Par JACK JOHNSON, champion du monde.

Continuant le récit de ses combats, Jack Johnson nous conte aujourd'hui ses rencontres avec Marvin Hart et Joe Jeannette et comment il fut projeté à terre par Sam Langford

Au second round, le petit nègre me porta un coup terrible du droit à la mâchoire et je tombai...

Cette rencontre fut une réédition de notre match précédent à Boston, en juillet de la même année. Je permis à Sandy de tenir jusqu'au vingtième round, parce que la galerie semblait s'amuser beaucoup de notre combat et je n'eus pas le cœur de la priver de ce plaisir. A la fin du vingtième round, la décision aux points fut rendue en ma faveur et il fut certain que Sandy n'était vraiment pas un adversaire pour moi. Ce fut assurément le boxeur que j'arrangeai le plus mal dans un match et je souffre encore en pensant à l'état piteux dans lequel ses seconds l'emportèrent hors du ring.

Ferguson fut l'un des rares hommes avec lesquels nos rencontres semblèrent moins des combats que des querelles personnelles. Je ne sais pas si c'est la misérable question de couleur qui motivait son inimitié contre moi; je présume plutôt qu'il ne goûtait guère mon énervement et le peu de complaisance que je mettais à engager des conversations avec lui sur le ring. En tous cas, il me regardait toujours comme s'il allait me dévorer. Il se montrait si téméraire dans ses efforts pour me faire mal physiquement, que ses seconds avaient fort à faire pour le prémunir contre le danger d'une faute. C'est d'ailleurs ce qui lui arriva à notre dernière rencontre, à Chelsea (Mass.), le 18 juillet 1905. Le futur champion partit avec tant de fièvre qu'au sixième round, il avait totalement oublié qu'il avait jamais existé un sportsman qui s'appelait le marquis de Queensberry. Le résultat, c'est qu'au septième round je fus déclaré vainqueur sur une faute.

L'année 1904 fut pour moi une année très paisible, la plus tranquille que j'eus passée depuis que j'avais commencé à cultiver le noble art. Comme d'habitude, tous mes adversaires furent des hommes de couleur. Un homme qui combattait sous le nom de Black Bill, faisait à ce moment de jolies exhibitions sur la côte Ouest et quelques-uns de mes amis de Philadelphie me pressaient de partir pour la ville des Quakers et de me rendre compte si l'homme était un vrai champion. Quoique pensant avoir fait suffisamment mes preuves, je ne voulus pas désobliger mes amis et je consentis à ce qu'ils me demandaient. Cette faiblesse de ma part aboutit à un combat si violent que la police intervint au sixième round et qu'il n'y eut pas de décision. Naturellement, c'est ce que l'entourage de Black Bill désirait, car cela lui donnait une chance de me rencontrer une seconde fois.

Quand cette seconde rencontre entre Black Bill et moi se présenta, le 3 mai de l'année suivante, j'étais sûr que ce ne serait pas une répétition du match sans décision, car j'avais pris mes dispositions pour la terminer au quatrième round. Cependant Black Bill, et ses amis n'étaient pas encore satisfaits et nous nous rencontrions à nouveau le 13 juillet de la même année, à Philadelphie. Naturellement, l'avantage était à moi, mais on s'arrangea de façon qu'au sixième round il y eut une non-décision. Ce ne fut que le 19 avril 1906, que je mis fin définitivement aux aspirations pugilistiques de cet artiste du ring en le mettant knock out à Wilkesbarre (Pa.).

En 1904, je ne fus matché que pour quatre combats. Dans deux d'entre eux, je mis knock out deux de mes anciens adversaires, Sam Mac Vea à San Francisco, en vingt rounds et Denver Ed. Martin, en deux rounds à Los Angeles. Les deux autres combats de cette année furent des matches sans décision avec Black Bill et un autre avec mon vieil ami Franck Childs. Je battis ce dernier en six rounds, quoique j'aurais désiré le faire durer jusqu'au vingtième. Mais il arrive qu'on se trompe aussi quelquefois dans ses prévisions.

Cela m'amène à rappeler ce que j'ai toujours considéré comme un des plus désagréables souvenirs de ma carrière de boxeur. Je veux parler de mon match avec Marvin Hart à San Francisco, le 28 mars 1905. Depuis la rude correction que j'avais reçue de Joe Choinsky, dans ma propre ville, à Galveston, en 1901, j'avais proprement balayé tous mes adversaires, grands ou petits. J'avais commencé à croire que je pouvais tenir devant quiconque n'aurait que deux jambes.

Le moment était arrivé où je devais jeter par-dessus bord un peu de l'opinion exagérée que je m'étais faite de Jack Johnson. Je ne connaissais pas personnellement mon futur adversaire, mais d'après tout ce que nous savions de ses performances, et étant certain que nous serions dignes l'un de l'autre, j'étais tout joyeux à l'idée de rencontrer enfin un homme de ma classe et je me réjouissais à l'avance de ce que je considérais comme un des meilleurs moments de ma vie.

Je dois dire tout de suite que l'homme ne me causa aucun désappointement et que dès le commencement de la rencontre, il ne cessa d'être intéressant pour tous. Pas un instant, cependant, je ne doutais que je ne fusse capable de le tomber. Je savais que je le dominais complètement et toute l'assistance était comme moi. J'étais tellement sûr de ma victoire aux points que je ne pensais pas un seul moment qu'elle ne dût m'être accordée. Jugez de ma surprise et de mon dégoût quand je vis le juge à la fin du vingtième round donner gagné à Marvin Hart.

J'eus au moins la satisfaction de voir que la décision du juge ne rencontra pas l'approbation d'un seul spectateur, à l'exception de Hart et de ses amis directs. La réunion se termina en tumulte et, pendant quelques instants, ce fut une vraie bagarre. Je n'hésitai pas à déclarer que j'avais été volé sur la décision, et la grande majorité du public fut de mon avis. Il était clair comme le jour que des paris avaient été engagés; les parieurs s'étaient arrangés avec le juge et j'étais leur victime. Naturellement, ce sont des mésaventures qui se présentent dans la vie de tout boxeur, mais c'était la première fois que j'en faisais l'expérience. J'en fus tellement indigné, que je jurai de ne plus jamais avoir de matches sur la côte du Pacifique, jusqu'à ce que la méthode actuelle fût changée. Je fis mes malles et je quittai l'Ouest le lendemain même du combat.

J'arrivai à Philadelphie avec un portefeuille très léger, mais je trouvai nombre d'affaires, avantageuses pour moi, qui m'attendaient. Pendant les quelques mois qui suivirent, je n'eus pas moins de sept combats dans la ville des Quakers, mettant successivement knock-out Jim Jeffords, Walter Johnson, et Morris Harris. Un des hommes que je rencontrai alors fut Jack Munroe, de Butte (Mont.), un mineur qui tint quatre rounds contre Jeffries. En juillet de cette année, je combattis quatre fois, rencontrant Morris Harris et Black Bill le même jour, le 15 juillet. En tout, j'eus treize combats cette année. Le dernier se disputa le 2 décembre contre Joe Jeannette à Philadelphie, six rounds sans décision.

En 1906, je rencontrai Joe Jeannette quatre fois. Joe et moi nous fûmes si souvent en présence que c'était devenu un jeu pour nous et que nous y prenions un véritable plaisir. Dans notre seconde rencontre, qui était en six rounds, match très sérieux et avec beaucoup de science de part et d'autre, je fus battu sur une feinte au second round. Plus tard dans la saison, nous nous rencontrâmes à nouveau à Baltimore, et je gagnai en quinze rounds. Je

(1) Voir les nos 644 et suivants.

dois reconnaître que Jeannette fit là un des plus beaux combats de sa vie.

En avril 1906, Sam Langford et moi, nous nous trouvâmes en présence en quinze rounds à Chelsea (Mass.). Je trouvai en lui un des plus durs adversaires que j'aie jamais rencontrés sur le ring. Je pesais alors 190 livres et Langford seulement 138. Au second round, le petit nègre me porta un coup terrible du droit à la mâchoire, et je tombai comme si j'avais été renversé par un boulet de canon. Dans toute ma carrière pugilistique, ni auparavant, ni plus tard, je n'ai jamais reçu un coup qui me frappa avec une telle force. Tout ce que je pus faire, ce fut de me remettre sur mes pieds au moment où l'arbitre allait compter « Dix! ». J'y parvins, mais je vous assure que je me ressentis de ce coup pendant tout le reste du match. Je me rendis compte alors que, contre un homme tel que Langford, il ne fallait pas se découvrir et que je n'avais pas trop de toute ma science. Au quinzième round, je fus déclaré vainqueur aux points.

En mai de la même année, je vins à Glloucester (Mass.) et j'envoyai au pays des songes Charlie Haghey en quelques coups. Un seul round suffit pour démontrer à lui et à ses amis qu'il ferait mieux de choisir une autre profession. Puis je retournai à Philadelphie, où j'eus un match en six rounds, sans décision, avec Joe Jeannette. Jeannette était décidément mon partenaire favori. Nous donnâmes encore le spectacle d'une belle rencontre aux pieuses gens de Portland (Maine), ces dix rounds se terminèrent par un match nul.

CHAPITRE XI

JE PRENDS QUELQUES BONNES RÉSOLUTIONS. DE NOUVEL AN. — DEUX PORTRAITS DE MOI-MÊME

Vers cette époque, je commençai a être un peu fatigué du noble art de la boxe, tel que je le pratiquais. J'avais alors 29 ans et j'avais eu déjà plus de combats qu'aucun boxeur au monde, vivant ou mort. J'avais gagné peu d'argent en comparaison du travail énorme que j'avais fourni et j'en avais mis bien peu de côté, autant dire rien. D'autre part, l'avenir ne m'apparaissait pas sous des couleurs très brillantes. Si j'avais été plus vieux ou plus réfléchi, il est probable qu'il en eût été autrement. Mais j'étais dans toute la force de ma jeunesse, il me semblait bon de vivre, même si je n'arrivais pas à satisfaire toutes mes ambitions.

Le premier jour de janvier 1907, je m'assis et résolus de ne pas me lever avant de m'être fait une idée très nette de la situation actuelle de Jack Johnson. Tout d'abord j'essayai de me voir moi-même comme les autres me voyaient, et non pas d'après mon point de vue personnel. Je pris un album sur lequel je collais les coupures de journaux qui me concernaient et je me mis à chercher un portrait qui me parut convenable. Après avoir longuement feuilleté, je finis par trouver le suivant qui me sembla être aussi près de la vérité que peut l'être un article de journal.

« Johnson est aussi noir que votre chapeau. Quand il est de bonne humeur, ce qui est le plus ordinaire, sa grosse face ronde est toute illuminée par un gai sourire. Ses dents sont parfaites et il le sait bien. Aussi ne manque-t-il pas de les montrer à son avantage. Quand il est à la promenade, il a l'air d'un vrai gandin et tous ses frères de couleur sont fiers de lui. Il porte généralement un grand chapeau blanc plat, des vêtements à carreaux, un gilet voyant, une chemise de couleur, des guêtres grises ou vertes, des souliers vernis très pointus et un diamant énorme en épingle de cravate. Il ne quitte jamais sa canne, grosse comme un jeune arbre et ses doigt noueux sont couverts de bagues étincelantes. Il n'a pas beaucoup d'argent, mais tout ce qu'il possède, il le dépense en toilette et en bons repas. Il ne fume que des cigares noirs et ne boit que des eaux de luxe, quand il en a le moyen. Mais sa principale dépense consiste dans l'amélioration de sa condition physique. Il mesure six pieds de haut, est dur comme un clou, il pèse 200 livres, nu jusqu'au cuir. Ses bras sont d'une longueur invraisemblable, comme ceux d'un gorille et ses muscles noirs sont comme un faisceau de fils de fer. »

Cette description, pour humoristique qu'elle fût, n'était pas en somme très loin de la vérité. Naturellement, je ne goûtais guère la comparaison avec le gorille, mais au fond, je devais reconnaître qu'elle avait quelque semblant de vérité. J'en conclus que si telle était l'opinion que le public se faisait de moi, je n'avais pas lieu de m'en plaindre.

Alors je me mis à penser aux affaires sérieuses. J'essayai de descendre au fond de ma conscience et de réfléchir à ce que la vie me réservait. C'était le jour de l'an, vous vous en souvenez, et de telles réflexions étaient bien de saison. Et voici ce que je me disais en moi-même.

Tout d'abord, la boxe doit-être pour moi une affaire. Je suis dans ce métier pour m'en tirer le mieux possible et mes sympathies ou mes antipathies personnelles n'ont rien à y voir, pas plus que si j'avais entrepris un commerce quelconque et que j'aie à arrêter un plan de conduite pour faire fortune. Naturellemen', je suis heureux d'être arrivé à mon âge avec un record comme le mien, mais cela tient à mes qualités naturelles et j'aurais tort de m'en glorifier. J'admets que parmi les hommes que j'ai combattus, il en est que je n'ai pas eu beaucoup de mérite à tomber, mais quand je m'étais mis dans la tête de rencontrer un adversaire, ce n'est jamais son poids ni sa qualité qui m'ont arrêté. Je n'étais certes pas assez fou pour me jeter sur l'homme et chercher à l'envoyer dormir du premier coup, sous prétexte d'en finir en un round. Je pensais généralement qu'il était plus sage de traîner la chose en longueur. J'estime qu'une grande partie de mon succès comme boxeur réside dans ce fait que j'avais une idée très juste de ce que mon adversaire pouvait faire, en même temps que mon plan de conduite était tracé d'avance. Je me suis rarement trouvé en présence d'un homme sans prévoir comment il allait se conduire envers moi. Une des rares erreurs que je me souvienne avoir commises, fut lors de mon match avec Sam Langford, quand je le laissai me porter ce coup à la mâchoire qui fut bien près de m'envoyer au pays des songes.

Il n'est pas encore né celui qui pourra me jeter à terre quand il voudra. Où sont ces pronostiqueurs qui me considéraient comme un petit poulet à côté de leurs grands champions? Demandez à tous ceux qui m'ont rencontré s'il est facile de me faire mesurer le tapis du ring? La vérité, Jack, c'est que depuis que vous n'êtes plus un novice, vous n'avez jamais été étendu pour dix secondes. Et cependant, vous n'avez jamais eu à donner toute votre force. Chaque fois que vous avez triomphé, c'est toujours avec quelque chose en réserve, en sorte que personne n'a jamais eu votre vraie mesure. Si on pouvait s'en rendre compte, il y en aurait des têtes étonnées autour du ring! Ils en ouvriraient des yeux, s'ils me voyaient jouer votre jeu complet!

Telles sont les réflexions auxquelles je me livrais, ce premier jour de janvier 1907 et elles me faisaient plaisir. Je constatais que je n'étais pas prêt de faire faillite et que mon actif dépassait de beaucoup mes dettes. J'avais une belle situation dans le monde et je me jurai bien de la conserver.

Abandonner le ring? Jamais! J'avais déjà cinquante-cinq matches réguliers, sans compter tous ceux que j'ai oubliés et je n'avais que vingt-neuf ans.

On voit que j'avais de moi-même une excellente opinion, meilleure peut-être que celle qu'en avaient les autres. Cela est tout naturel, car j'étais le seul à savoir pourquoi je ne m'étais jamais montré comme champion du knock out. Les raisons pour lesquelles je n'avais jamais laissé voir ce que je pouvais faire, ont été données si souvent dans ces mémoires, que je n'ai pas besoin d'y revenir.

Je décidai donc de continuer ma carrière de boxeur et de chercher à faire passer par-dessus cette terrible question de couleur, en admettant qu'elle existe. Depuis douze ans et plus que j'étais sur le ring, j'avais gagné étonnamment en vitesse, en science et en habitude du combat et j'avais augmenté de beaucoup ma puissance. Je n'avais pas l'intention d'abandonner mon ancienne méthode. Je n'étais plus un apprenti, mais je ne voulais pas me laisser rouiller. Je me considérais comme l'égal des meilleurs et je ne sais pas si, au fond, je ne croyais pas valoir même un peu plus.

Après toutes ces réflexions, qui présentent sans doute moins d'intérêt pour le lecteur que je n'en éprouvai à les faire, je m'amusai à chercher dans mon album une autre opinion. Celui qui l'écrivit n'avait jamais dû me voir ailleurs que dans des journaux comiques : « De beaux vêtements, en quantité; assez de diamants pour illuminer son devant de chemise et ses mains quand il se promène dans les rues, telles sont les ambitions principales du distingué gentleman connu sous le nom de John-Arthur Johnson. Il aspire à remplacer le grand Brummel, et il a des prétentions à le faire quand il apparaît en public. Sa grande charpente forme un support tout à fait idoine à ses complets dernier genre et il ne peut pas ne pas attirer l'attention quand il passe dans une rue. Il adore les bijoux, mais il préfère encore les beaux vêtements et il sacrifierait tout à la coquetterie de sa mise. Il ne se contente pas de quelques complets et il lui en faut au moins vingt à la fois. Il change de toilette trois ou quatre fois par jour et sa joie serait de montrer au public toute sa garde-robe.

« Chaque fois qu'il arrive dans une ville, son premier soin est de défaire ses malles et de pendre ses vêtements, dont il prend le plus grand soin. Ils sont toujours sans la moindre tache et ses pantalons ont toujours le pli correct. »

J'aurais voulu que vous pussiez voir la figure de ma pauvre vieille mère quand je lui lus cette coupure. Quand j'arrivai au passage où il est question de pendre mes vêtements, elle leva les mains au ciel en criant :

— Oh! mon cher enfant, je pense que vous n'avez jamais pendu personne dans votre vie!

CHAPITRE XII

JE VAIS EN AUSTRALIE. — TOUJOURS LE MAL DE MER. — SAUVÉ PAR LE RAISIN. — MON NOUVEL AMI L'ECOSSAIS.

C'est vers cette époque, qu'Alec Mac Lain, qui s'était efforcé depuis plusieurs années de populariser la boxe à Boston, commença à se dégoûter des difficultés qu'il rencontrait et me proposa de partir avec lui pour l'Australie. Il me dit que ce ne serait jamais plus mauvais qu'en Amérique et qu'il y avait beaucoup de chance pour que ce soit meilleur. Il y avait déjà longtemps que je désirais faire ce voyage et Mac Lain n'eut pas besoin d'insister car je m'en faisais une joie à l'avance.

Nous nous rendîmes donc à San-Francisco où nous nous embarquâmes. Je n'avais pas oublié ma première et pénible expérience de l'eau salée, mais j'espérais bien n'avoir pas à la renouveler cette fois-ci, maintenant que j'étais devenu un homme en parfaite condition, au lieu du gamin épuisé et mal nourri que j'étais naguère. Je ne m'étais jamais trompé aussi grossièrement dans ma vie. Nous n'avions pas encore perdu la terre de vue — et la mer cependant n'é ait pas dure — que je me sentis pris de faiblesse. Je me levai pour descendre à ma cabine; mais avant d'avoir pu faire un pas, je m'aperçus que mes jambes ne voulaient pas me porter. Elles refusaient tout service et je m'assis sur les marches, les deux bras pendants sur les rampes de cuivre.

Grand Dieu, que je me trouvais drôle! Cela ne ressemblait pas du tout aux malaises que j'avais ressentis lors de mon premier voyage. Mon estomac n'allait pas du tout, j'étais comme ivre, abruti et aussi faible qu'un enfant. Je n'aurais pas pu me rendre à ma cabine sans aide, quand même une bourse de 100.000 dollars m'y aurait attendu. Il m'était littéralement impossible de bouger.

Finalement, deux stewards arrivèrent, ils me prirent un de chaque côté et essayèrent de me soulever et de me mettre sur mes pieds. Mais je n'y serais pas resté une seconde, s'ils ne m'avaient soutenu.

(A suivre) JACK JOHNSON.

(Illustrations d'Atamian).

Imprimerie de la *Vie au Grand Air*, Paris. H.-L. MOTTI.

Le Gérant : CAMILLE LECESTRE.